

Marc MENUT, né en 1911

Je suis allé à l'école publique de garçons vers 7 ans. C'était à la Mairie, M. Roman était le directeur ; le maître était sévère et juste, il portait une blouse grise. Les enfants avaient des blouses noires, de grosses chaussettes, des brodequins à tige. Il faisait très froid dans la cour.

Je n'ai jamais bien appris à l'école. Ma préférence allait à l'Histoire et la Géographie, Je n'ai pas de bons souvenirs de ma scolarité. Je ne me suis pas intégré, Ma fréquentation a été irrégulière. A 13 ans, j'étais toujours à côté de la porte prêt à sortir.

Je n'ai pas beaucoup appris en raison de ma santé chétive et du trajet fatiguant et de mes nombreuses absences : mes parents avaient peur que ces longs déplacements ne me rendent encore plus malade. De la maison à l'école, il y avait 4 km, à faire à pied, deux fois par jour, matin et soir. Le chemin pour y aller, c'était la route nationale 7, pleine de nids de poule, de cailloux, bien sûr pas goudronnée, le chemin pour arriver à la grande route n'a été goudronné qu'en 1971. Mais le trajet était sans danger : on n'était jamais abordé par des inconnus, on était tranquille, on rencontrait une charrette de temps en temps, le plus souvent personne. Le soir, on arrivait de nuit à la maison. Mes sœurs plus âgées que moi, elles sont nées en 1909 et 1910, descendaient avec moi au début. Après, j'étais seul pour le trajet.

A midi, on allait manger chez une cousine, Madame Blanche Menut, qui est la mère de Mireille Elingher. Elle habitait au bord de la route qui longe le stade, côté ouest. On mangeait ce que l'on avait apporté : une soupe chaude en hiver, des œufs durs ou une omelette.

Dans la cour, on jouait à saute-mouton, aux billes en été. Le Mistral soulevait la terre, c'était une poussière très fine.

A 13 ans, je me suis rendu compte que l'école, ce n'était pas pour moi. Alors, j'ai travaillé avec mon père. On coupait du bois pour les fagots du boulanger. Plus tard, j'ai suivi des cours du soir, à Viviers, auprès d'une personne qui avait été l'institutrice de ma femme et j'ai réussi le concours pour rentrer dans la Police Nationale.

Je suis rentré à l'école communale de Donzère, j'avais 6 ans. C'était à la mairie, elle comprenait trois classes : de 6 à 8 ans - de 8 à 10 ans - de 10 à 12 ans, l'année du Certificat. Le maître des petits, c'était M. Morand, il jouait du violon et nous faisait beaucoup chanter, celui des moyens c'était Mme Roman, celui des grands c'était M. Roman.

Je ne suis allé chez aucun des deux derniers car ils avaient été remplacés par un autre couple d'enseignants, Mme et M Russier, lors de mon entrée dans la classe des moyens.

Mme Russier avait les élèves de 6 à 9 ans et M. Russier ceux de 9 à 12 ans, la classe de M. Morand étant devenue un vestiaire. Il n'y avait plus que deux classes.

La famille Russier logeait en haut, à l'étage de la Mairie, côté nord. Mme Russier était une femme adorable, gentille, une véritable maman pour ses élèves. Ils avaient deux fils : Gabriel, que l'on appelait Gaby, il allait au collège et Paul qui avait le même âge que moi ; nous étions amis, toujours assis au même bureau double. Sur ces bureaux se trouvaient deux encriers, celui avec de l'encre violette pour les devoirs et celui avec de l'encre rouge pour les corrections.

Dans la classe des grands, il y avait trois divisions. M. Russier était très sévère, mais extraordinairement bon. Le calcul mental n'était pas mon fort. Dans la classe, se trouvait un tableau noir fixé au mur sur toute sa longueur. Pour la dictée, que nous faisons sur le cahier du jour, un élève écrivait sur le tableau mobile, côté caché, et ensuite le retournait vers nous ; on corrigeait, en commun, les fautes du tableau, nos propres cahiers étant alors refermés. On avait l'explication du maître pour les erreurs de grammaire, de conjugaison, ou d'orthographe d'usage. M. Russier ne m'a pas mené jusqu'au Certificat, le couple est parti avant,

On avait classe de 8h à 11h puis de 1h à 16h. De 11h à 12h on avait catéchisme.

Dans la cave au sous-sol de la mairie, se trouvait la réserve de charbon en boulets. Les deux élèves de "semaine" devaient s'occuper du garnissage et de l'allumage du poêle ; le soir, ils restaient après l'école pour nettoyer le poêle et répandre les cendres dans la cour sur les graviers. On nettoyait le caniveau dans la cour, le long du bâtiment. La classe des grands avait un escalier pour descendre dans la cour. Il n'existe plus à présent.

A l'angle nord-est du bâtiment se trouvait la classe de Mme Russier avec une porte de communication entre les deux classes, elle grinçait. La punition chez Mme Russier était le coin, vers la petite porte de communication, comme elle était vitrée, M. Russier voyait l'enfant, il venait l'attraper par le dos, le soulevait, l'emmenait dans sa classe en disant : "voyez le puni d'aujourd'hui ! . C'était la terreur pour nous, les petits, mais ça faisait rire les grands ; la morale, chaque matin en alternance avec l'instruction civique. Au tableau noir une phrase en guise de résumé de la leçon, on l'écrivait sur le cahier et on la récitait le lendemain. Quand il dictait, on entendait voler les mouches.

Les Russier avaient instauré l'inspection de propreté : chaque matin, on s'alignait tous sous le préau, dos contre le mur au nord, on tendait les deux mains,

paumes vers le haut d'abord, puis on les retournait ensuite dans un mouvement rapide ; c'était Mme Russier qui passait devant nous et vérifiait, on avait droit à une "pipette" petit bonbon cylindrique de réglisse, en récompense des mains propres.

On avait deux cahiers : le cahier du jour sur lequel on faisait les cartes de géographie, les résumés d'histoire, les dictées, c'étaient toujours des textes de grands auteurs : Victor Hugo, par exemple. Le deuxième cahier était le cahier mensuel, témoin de notre travail, dans toutes les matières, une sorte de petit examen en fin de mois. Je me souviens que le papier de ce cahier était plus blanc que celui du cahier du jour. On classait les élèves, chaque mois. J'ai souvent été le premier, mon point faible était le calcul. Il y avait un troisième cahier que j'allais oublier, le cahier de récitations, beaucoup de fables de La Fontaine. On apprenait aussi des chansons, même une en patois dont je me souviens encore et que, les vacances venues, je chantais à ma grand-mère chez qui je passais l'été, elle était très contente de la chanter avec moi : "li esclò". Une autre chanson disait : " Nous sommes par milliers les petits gars éveillés, de Lorraine ou de Bourgogne, de Bretagne ou de Gascogne ; oui, nous sommes tant et plus des petits gars résolus." (*Il a chanté ces deux chansons et sa voix était très juste,*)

On faisait de la gymnastique sous le préau : des mouvements sans déplacement par manque d'espace, au moins une fois, en fin de semaine. M. Russier s'occupait à ce moment-là des deux classes. Et il y avait une vingtaine d'élèves, peut-être plus dans chaque classe.

On sortait de l'école à 4h, on partait en courant et en braillant dans la Grand Rue en faisant claquer nos galoches pour nous rendre chez nous. Tout le monde savait, à ce moment-là, quelle heure il était, à cause de tout ce bruit.

On était habillé d'une culotte au-dessus des genoux, de chaussettes hautes, de galoches à semelles de bois ou de bottines.

Le samedi après-midi, on faisait la lecture de romans : les aventures de Pinocchio, Pêcheur d'Islande, on les commentait. Certains samedis, le maître sortait la lanterne magique ; il recevait des photos sous verre, ancêtres des diapos. La lanterne appartenait à l'école. L'écran, c'était un drap de lit qu'il apportait de chez lui. On découvrait des vues du Mont Saint Michel, du Pont du Gard, de quelques grandes villes : Lyon, Paris...

Les vacances d'été, c'était après le 14 juillet et jusqu'à la fin septembre. Le certificat c'était fin juin, en juillet, on faisait des révisions.

On quittait l'école de temps en temps pour servir la messe, quand on était enfant de chœur, pour les enterrements, pour les messes d'anniversaire ; les messes de mariage, c'était le samedi matin. Ensuite, on retournait en classe et si on le voulait, on pouvait rattraper l'heure de travail, le soir après la classe.

L'année où j'ai passé le Certificat, c'était M. Gouyet mon instituteur. Un mois avant l'examen, après l'école, à 4h1 on portait notre goûter, on allait au Pré, avant la repousse de l'herbe que l'on fauchait trois fois par an. On avait un quart d'heure de récréation, puis on retournait en classe pour l'étude jusqu'à 6h, Ne restaient que les candidats au Certificat, le maître triait ceux qu'il jugeait aptes à réussir, c'est-à-dire 4 ou 5 élèves.

Pour cette terrible épreuve (!) c'est M. Amoric, le boucher de la Grand Rue qui nous a descendus à Pierrelatte avec sa voiture décapotable et décapotée. Je tremblais quand l'examineur m'a fait chanter,

Au mois de juillet, c'était un peu relaxe : on révisait, les récréations étaient plus longues. Le dernier jour, on brûlait dans la cour tout ce qui était à brûler : les vieux cahiers, les livres très usagés, mais pas les cahiers mensuels.

En sortant de l'école, on faisait le tour du Pré, debout sur le mur de clôture, c'était notre amusement favori.

Dans la cour de récréation, nos jeux étaient peu variés ; le saute-mouton, le train :(nous avions tous beaucoup d'admiration pour ces grosses machines) le premier de la file représentait donc la locomotive et devait en reproduire le bruit ; l'avion : le pilote courait tandis qu'un autre enfant était accroché à lui, le tenant par la ceinture ; la balle-cavalier : on se plaçait en cercle par équipe de deux, l'un était le cheval et portait le cavalier, un seul enfant était au centre, de cavalier à cavalier on se lançait un ballon, celui qui ne le rattrapait pas allait au centre remplacer le copain qui devenait alors cavalier à son tour ; les billes : on jouait surtout près de l'escalier qui descend au Pré, en haut du côté droit, ou bien au Champ de Mars, c'était juste avant et après la classe,

Le cartable se portait en bandoulière, il était en carton bouilli ; ceux de la Basse Bourgade portaient une musette en toile dans le dos ; je me souviens que tous les platanes de la Basse Bourgade le long de la Nationale 7 étaient marqués des initiales de certains élèves de ce quartier,

Pour le repas de midi, des élèves apportaient la "biasse" (*un casse-croûte*) Ils s'installaient, en été, dans la cour, sur un banc qui était fait d'une traverse de chemin de fer posée sur deux pierres, en hiver dans la pièce qui servait de vestiaire, les gamelles étaient réchauffées sur le poêle.

Une seule fois, on est parti en promenade avec l'instituteur. L'hiver était très rude, une congère de neige arrivait à la hauteur de la porte de la Mairie. Quelqu'un avait dit au maître, M. Russier, que le Rhône charriait des glaçons. On était allé voir ça, depuis le Pont de Robinet, Un autre jour, toute la classe était allée planter des sapins sur la gravière, derrière la Mairie, au nord du grand trou.

Il n'y avait pas de fête à l'école, à Noël ; Une fois, M. Russier avait descendu le train électrique de son plus jeune fils et sur le tableau noir mobile qu'il avait posé à l'horizontale sur deux bureaux, il nous l'avait fait fonctionner.

J'ai assisté au départ des Russier vers 1930 environ. Ensuite, est arrivé M. Gouyet, joueur de boules acharné, il allait jouer au Champ de Mars. C'est lui qui m'a présenté au Certificat d'études à Pierrelatte en 1932. Sa femme aussi était une enseignante. Il existait alors le prix Meynot, le maître choisissait, pour concourir, les trois meilleurs de ses élèves. J'ai obtenu ce prix de 50F qui était versés sur un livret de Caisse d'Epargne.

Préambule

Dans un numéro précédent de la revue des "amis du vieux Donzère", j'avais retracé la vie très active et très importante du quartier de la gare entre 1920 et 1940.

Ces souvenirs ont fort intéressé les Donzérois qui ont vécu cette époque. Certains m'ont demandé d'en évoquer encore... Difficile !...car avec l'âge la mémoire défaille. Cependant, certains souvenirs d'enfance restent fortement gravés, aussi vais-je essayer d'en faire revivre quelques-uns.

"Parlez-nous surtout de l'école" m'a-t-on soufflé.

Elle se trouvait dans les salles qui sont à l'arrière de la mairie actuelle, C'était évidemment un lieu important pour le village : mairie, école attiraient beaucoup de monde. La cour de récréation caillouteuse avec son préau était un peu étroite mais cela ne nous empêchait pas de nous défouler et de participer à toutes sortes de jeux, Car on jouait beaucoup à l'époque à des jeux très virils : on sautait, on courait, on criait. Pas encore les jeux électroniques et les portables !

Je me souviens de quelques-uns de ces jeux maintenant disparus :

- Gendarmes et voleurs
- L'épervier
- Les chats (chat perché, chat coupé, chat croisé, chat malade, etc.)
- Les barres
- Les billes

Quand arrivaient les beaux jours, les jeux de billes faisaient fureur. Nous avions tous notre petit sac à la main où nous enfermions notre trésor : petites billes en argile, agates multicolores, calots etc. On les comptait, on les recomptait. On les gagnait ou on les perdait dans des parties acharnées. Car il s'agissait d'une affaire sérieuse : on ne joue pas seulement aux billes, on joue ses billes, on risque ses propres billes, Toute faute se paie. Les maladroits s'y ruinent. Les règles sont très strictes, les jeux très différents : le carré, le triangle, le pot, le trou, la poursuite etc.

La bille est calée entre le pouce replié et l'index. Le pouce en se détendant, la projette plus ou moins loin. Le vocabulaire qui accompagnait la partie et que j'ai malheureusement oublié était très pittoresque. Il fallait crier très vite certains mots énigmatiques tels que :

- Rien : le joueur adverse n'avait pas le droit de nettoyer le terrain sur le trajet probable de sa bille.
- À plat : pas le droit de surélever un peu sa bille ; rester au ras du sol.
- Net : on pouvait enlever les obstacles qui allaient gêner le parcours de sa bille.
- À faux : on avait fait erreur, on pouvait se reprendre.
- Criste : on pouvait faire un petit monticule de terre sous la bille pour faciliter le tir.

Toutes ces expressions fusaient de tous les côtés fort vivement, ce qui rendait les parties très animées verbalement et nerveusement.

Je m'arrête un peu plus sur un jeu très viril qui nous plaisait beaucoup : le saute-mouton. Les joueurs placés en file, le premier "*le mouton*" courbe le dos, les Jambes un peu fléchies, les bras croisés et appuyés sur les genoux, la tête enfoncée le plus possible dans les épaules pour éviter les mauvais coups. Le deuxième joueur, après un élan, prenait appui des deux bras sur le dos du mouton, et sautait par-dessus, les jambes écartées. Il le franchissait ainsi et se remettait à son tour un peu plus loin en position de "*mouton*". Et ainsi de suite nous faisons le tour de la cour de cette façon. Une variante : un joueur se tient debout adossé à un mur. Un autre "*le cheval*", inclinant le haut du corps s'agrippe à ses hanches. Celui qui est debout lui tient la tête entre les mains. Les cavaliers, l'un après l'autre, prennent leur élan et sautent à califourchon sur le dos du cheval, jusqu'à ce que tout le chargement dégringole, la charge étant trop lourde,

Depuis cette époque je n'ai plus jamais revu jouer à saute-mouton. Les jeux meurent-ils aussi ?

À l'école il n'y avait pas que les jeux. On y travaillait très sérieusement : certificat d'études à préparer. Ce diplôme avait une énorme importance pour l'avenir et il est bien dommage qu'il ait été supprimé car il nous donnait des bases solides d'orthographe et arithmétique, S'il avait été conservé, aurions-nous eu besoin de tant de cours de "rattrapage" ? Trouverions-nous autant de fautes d'orthographe dans les copies de bacheliers ?

L'examen se passait à Pierrelatte. C'était un grand jour et les cœurs battaient très fort au moment de la proclamation solennelle des résultats. Cris de joie... ou sanglots éclataient alors et accompagnaient le retour.

On aimait notre école. Le "maître" enseignait dans la classe des grands. Son épouse et un autre instituteur tenaient les deux classes au-dessous. Les trois salles étaient bien éclairées. Deux donnaient sur la cour, l'autre sur le chemin qui montait à la Gravière. Au milieu, trônait le poêle entouré d'un grillage pour éviter les accidents. Chaque soir à tour de rôle, une équipe de service le nettoyait et le préparait pour le lendemain. Quelques élèves, venus de loin, y faisaient réchauffer leur repas de midi.

Le samedi après-midi, la dernière heure de classe était une heure de rêve, une heure délicieuse. Les cartables garnis posés sur nos bureaux, nous étions accoudés sur eux, la tête dans nos bras croisés, nous écoutions l'histoire que nous lisait le maître, belle histoire passionnante, émouvante et pathétique. C'est ainsi que se terminait notre semaine de classe.

Une histoire amusante me revient à l'esprit. Bien que Donzère ne soit pas Clochemerle, les enfants formaient deux petits clans ; ceux qui allaient au "caté", à la messe, les enfants de chœur, ils étaient très jalouxés par les autres qui les surnommaient ironiquement les "curetons". Car ils avaient un privilège vraiment extraordinaire en ces temps de laïcité : avec l'autorisation du maître, ils quittaient la classe pendant les heures de cours, lorsque la cloche de l'église annonçait un mariage ou un enterrement.

Vous pensez si nous étions fiers de sortir en faisant la nique à ceux qui, rageurs, restaient là. On devait probablement bénéficier d'un pacte à l'amiable entre l'instituteur laïque et monsieur le curé.

La cérémonie religieuse terminée, nous touchions quelques piécettes vite échangées contre des bonbons à l'épicerie voisine et nous aurions dû, sagement, retourner en classe. On s'en gardait bien. Prétextant, pour nous donner bonne conscience, qu'il était bientôt l'heure de la sortie, nous allions à quatre pattes sous les fenêtres basses de la classe qui donnait sur le chemin de la Gravière. De temps en temps nous jetions un œil furtif à l'intérieur, nous attendions que le maître écrive au tableau et tourne le dos, et pour faire "*râler les laïcards*", nous leur tirions la langue ou leur faisons un beau pied de nez ! La sortie sonnait. On se mêlait à la cohue ; ni vu ni connu ! C'était la petite vengeance des curetons. Mais ce n'étaient pas encore les guerres de religion !

Marie ICARD (Nine) (M.I.) épouse Bona, née en 1922

AVD: Nine, racontez-nous, s'il vous plaît, vos souvenirs d'écolière donzéroise.

M.I. Je devais avoir 4 ans lorsque je suis rentrée à l'école, en bas dans la petite classe. Au fond de cette pièce, il y avait un banc et une table basse avec tous les jouets posés dessus, c'était pour les tout-petits. Au milieu, un poêle entouré d'une grille et devant des bureaux doubles, L'institutrice, c'était Madame Simian de Pierrelatte. On apprenait à faire des bâtons (*des barres verticales*), des lettres sur une ardoise ou un cahier. Les fenêtres s'ouvraient sur la rue. On jouait aux cubes ; dans la cour, on Jouait au furet.

AVD: Où était située cette école ?

M.I. Dans la maison au n° 8 Basse Bourgade, à l'époque c'était la route nationale, la Route Nationale 7. On entrait par la grande porte en bois. Dans le hall d'entrée, on se déshabillait, on entrait dans la classe des petits, au rez-de-chaussée, par une porte à gauche. Il y avait une autre porte, toujours à gauche, pour aller dans la cour. Dans la cour, il y avait une porte étroite qui donnait sur la rue de la fontaine vieille, la rue Sarcey de Sutières. Je ne l'ai jamais vue ouverte. Le préau était contre le mur de la maison de M. Bouvet, du côté Est. Sous l'escalier extérieur on avait les WC. : trois trous sur un glacis, et pas de chasse d'eau. Dans la cour, il y avait aussi la réserve de charbon, celle du bois était à côté de la salle de déshabillage des petits. Il y avait deux sycomores dans cette cour : un près de la porte vers la rue Sarcey de Sutières, un autre vers la chapelle, et aussi un mûrier vers le jardin.

AVD: : Où se trouvait ce jardin ?

M.I. Il était à côté du mur du jardin de Madame Espaule, donc à l'ouest. Il y avait un grand bassin et un robinet et les élèves y plantaient des fleurs.

AVD: Il y avait bien d'autres classes ?

M.I. Oui, bien sûr ! En haut, il y avait la classe des grandes, les fenêtres étaient sur la rue. La salle était grande, haute, le sol était un plancher en bois. Il y avait la carte de France fixée en permanence au mur. La maîtresse, c'était Madame Clier. Elle venait de Buis-les-Baronnies, son mari était gendarme à Donzère. Ils habitaient près de l'église. Elle m'a fait la classe jusqu'au certificat d'études. On avait un cahier mensuel, et une ardoise pour les brouillons et les exercices, on faisait du calcul mental. On écrivait à l'encre violette. On se servait de porte-plume en bois et d'encre violette dans des encriers placés dans les trous des bureaux. On faisait des petites expériences, je me souviens d'une, parce que je me suis fait gronder à la maison.

AVD: De quoi s'agissait-il ?

M.I. C'était une leçon sur le mercure, on se passait une goutte de mercure de main en main, et j'avais au doigt une jolie petite bague de valeur, je crois bien, et le mercure a fondu l'or de ma bague. Ma mère en a été très fâchée. Je me souviens que notre institutrice avait la voix fausse. C'est moi, qui chantais juste, qu'elle chargeait d'entonner chaque chant, elle disait plus haut, plus bas. On apprenait aussi à coudre

: points et reprises, et aussi la broderie : points avant et arrière, de côté, point de chausson, point de chaînette. C'était le samedi après-midi. À 12 ans, j'avais fini un abécédaire que j'ai encore.

AVD: Faisiez-vous de la gymnastique ?

M.I. Très peu, seulement quelques mouvements des bras et des jambes. On faisait ça dans la cour.

AVD: Et pour le certificat ? Il y avait une épreuve sportive ?

M.I. Je ne me souviens pas.

AVD: Y avait-il des punitions ?

M.I. Non, rarement. Comme j'étais bavarde, la maîtresse me faisait aller dans un petit espace entre deux portes. On avait des récompenses, des bons points. Pour dix bons points, on avait une image.

AVD: Quels étaient vos vêtements pour aller en classe ?

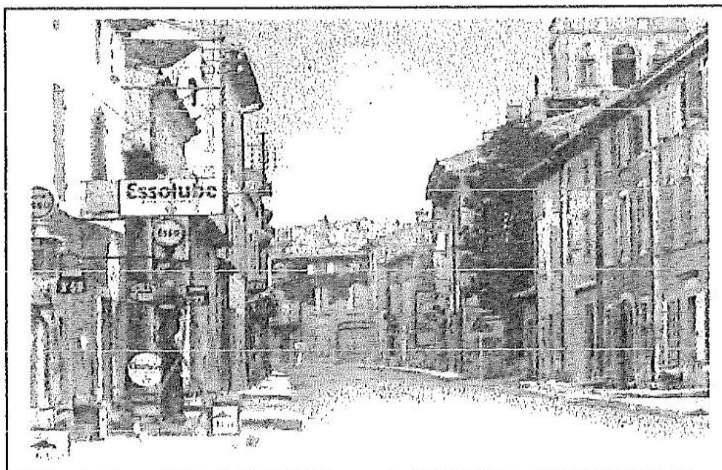
M.I. : Le plus souvent, ils étaient faits à la maison. On avait des pulls tricotés par la maman ou la grand-mère ou d'autres personnes de la famille et des jupes, Même les combinaisons étaient tricotées, en pure laine, parfois elles étaient en pilou. Par dessus, on mettait toujours un tablier ou une blouse. Un marchand de tissus venait de Romans une ou deux fois par an, il passait de maison en maison avec de grandes valises qui contenaient des échantillons de tissus et des sous-vêtements en démonstration. On choisissait, on commandait et quelques jours après, on nous livrait la commande à domicile. Madame Reine était couturière pour les manteaux, elle ne faisait pas de pantalons, elle habitait la maison de la Basse Bourgade au n° 19, où se trouve actuellement une auto-école.

AVD: Comment étiez-vous chaussée ?

M.I. J'avais des bottines avec des semelles en crêpe, les sabots de bois faisaient trop de bruit. J'aimais les sabots, je n'en ai eu qu'une paire, En été, c'était des sandales.

AVD: Comment étiez-vous coiffée ?

M.I. J'avais les cheveux longs, longs, j'avais des nattes, ou bien coupés sur les épaules.



Paul FABRE (P. F.), né en 1922

AVD : Racontez-nous, s'il vous plaît, votre scolarité à Donzère ?

P.F.: J'ai commencé l'école à ...5 ans, assez jeune. C'était à l'école de filles, sur la Nationale 7. Mlle Pâquerette venait seconder la maîtresse, il y avait deux ou trois divisions. Je faisais 2 km à pied, accompagné par mon grand-père ; certains jours de mistral ou de grand froid nous y allions en vélo. Les Gilles étaient les seuls à avoir une voiture. Nous, on passait par la ferme des Grés, propriété de la famille Meynot, Après, je suis allé à l'école de garçons, à la mairie, l'instituteur était M. Gouyer, et aussi Mme Gouyer ; il y avait trois classes dans le couloir : les grands étaient dans le local à gauche en entrant, après la cuisine de Mme Brunel (elle était concierge et son mari secrétaire de mairie), les deux autres classes se trouvaient à droite dans le couloir. M. Simon Gilles, maire de Donzère à cette époque, avait fait faire une pièce pour le repas de midi. Il y avait une dizaine d'enfants qui apportaient leur repas dans une gamelle : soupe, viande ou charcuterie ou œuf dur. Après, c'est le restaurant Bacconnier (situé à côté de la gare) qui apportait, au début de la soupe, ensuite de la soupe et de la viande. D'autres enfants allaient dans la famille ou chez des amis manger leur repas tiré de la gamelle.

AVD: Et le travail en classe ?

P.F.: J'y allais volontiers, la rentrée se faisait à 8 heures...

AVD: Comment étiez-vous habillé ?

P.F.: J'avais des pantalons jusqu'aux genoux, et des chaussettes tricotées par ma grand-mère, c'était sa spécialité. Les vêtements étaient cousus par la maman, elle faisait les blouses noires ouvertes sur le côté avec une ceinture et une poche basse, elle faisait aussi les chemises. En hiver, j'avais un manteau, jusqu'aux genoux aussi.

AVD: Et les chaussures ?

P.F.: On n'avait pas de chaussures basses, mais des chaussures hautes en hiver des patins un peu comme des brodequins, avec la semelle en bois, sous la semelle, on fixait avec des clous "semence", des morceaux de courroies que l'on récupérait dans le système de transmission de l'air chauffé pour les wagons ou bien de vieux pneus. L'été, on avait des sandales en cuir assez mince.

AVD: Etiez-vous bien chauffé à l'école ?

P.F.: Non, on n'avait pas très chaud en classe. C'était un poêle à bois, il était placé entre les deux classes.

AVD: Comment était la discipline ? Y avait-il des punitions ?

P.F.: Personnellement, je n'ai jamais eu de problème, les autres devaient écrire une page d'un livre ou allaient au piquet, au coin. M. Gouyer était un maître sympa, pas sévère, mais faisait bien travailler, Ma grand-mère aimait beaucoup lire et avait le goût du travail scolaire, elle nous obligeait à apprendre nos leçons, on ne quittait pas la table sans que le travail d'école soit fini.

AVD: Comment s'est passée votre dernière année, celle du certificat ?

P.F.: Je ne sais pas, je n'ai pas de souvenirs particuliers.

AVD: Parlez-nous de la cour de récréation...

P.F.: La porte d'accès était métallique, côté maison Bénistant, On avait plusieurs jeux ; par exemple, pendant un mois, on jouait aux billes. On traçait un carré de 15x15, on y plaçait les mises : une ou deux billes chacun, à deux mètres de distance, on lançait une autre de nos billes, on se rapprochait du carré sans y entrer, en visant bien on devait faire sortir une des billes de la mise et alors on la gagnait. Les agates commençaient juste à arriver. Avec les billes, on jouait aussi à la pyramide. Les plus jeunes, les moins de dix ans, jouaient à saute-mouton. Pas de balles, pas de ballons.

AVD: Comment s'est terminée votre scolarité ?

P.F.: J'ai passé le certificat à Pierrelatte en juin 1935, l'instituteur nous a accompagnés, on était cinq garçons, ça a duré une journée et j'ai eu mon diplôme !

AVD: À quel âge êtes-vous allée à l'école ?

M.R. L. : Je ne sais plus exactement mais j'ai dû rentrer à l'école à cinq ans. J'allais à l'école sur la route nationale, c'était une classe au rez-de-chaussée. Mme Simian me faisait la classe. Elle était toute fardée comme une poupée, pas très grande, brune, assez frisée, jeune...30 ans. Avant elle, il y en avait une qui était méchante, elle nous faisait mettre les doigts comme ça (les extrémités des doigts groupées) . Je crois qu'elle s'appelait Mme Déterminet.

M.R. L. : À 6 ou 7 ans, je suis montée au 1^{er} étage dans la classe des grandes. C'était Mme Clier qui était l'institutrice, très gentille, formidable. Elle habitait à côté de l'église, la maison de Mme Bauzon ; son mari était gendarme. Elle ne savait pas chanter, il fallait pourtant nous apprendre. Pour compenser ça, il y avait à Donzère un chef de gare dont la jeune fille chantait bien et jouait du violon : Mlle Verdier, elle était jeune, 18 ou 20 ans et c'est elle qui nous apprenait des chansons. On faisait des travaux manuels : les ourlets, les boutons, le tricot aussi. Je n'étais pas douée pour la couture et la maîtresse voulait à tout prix m'apprendre. Un jour comme sujet de rédaction, on avait eu : quel métier aimeriez-vous exercer plus tard ? Et moi, j'ai dit que je voulais être couturière. Après la correction, elle m'a demandé : tu es sûre. J'avais bien fait mon travail, j'étais forte en français, J'avais écrit ça un peu par dérision.

AVD : Est-ce que vous étiez sages ?

M.R. L. : On n'était pas "terribles", J'étais plutôt timide. Je menais toujours des plus petits que moi à l'école. Il y avait le fils d'Eva Bernard, Serge, qui avait 5 ans environ, J'allais le chercher chez lui, rue de l'Abbaye, moi. J'habitais impasse de la Sacristie et comme sa maman le pomponnait, le parfumait, le coiffait, il était toujours en retard et quand j'arrivais à l'école, ma maîtresse me grondait et je n'ai jamais osé dire la raison de mon retard.

Une fois, on montait de récréation, la maîtresse va au tableau noir pour écrire ; nous, on s'est toutes mises à rire, un grand fou rire ; elle s'est retournée, a demandé la raison de ces rires, et personne n'a parlé, et nous, on riait toujours et de plus en plus chaque fois qu'elle écrivait au tableau. Enfin l'une d'entre nous a dit que c'était parce que sa jupe par derrière était toute remontée et qu'on voyait sa culotte blanche. "Vous auriez pu le dire avant" a-t-elle ajouté.

AVD: Y avait-il des fêtes dans l'année scolaire ?

M.R. L. Toutes les années pour Noël, on faisait une fête, les parents venaient une après-midi (certainement un samedi On avait préparé des saynètes, des chants de Noël et d'autres chants, Georgette Justamont chantait très bien, elle chantait seule : " Noël des célibataires" . On avait des petits déguisements pour des saynètes mixtes (les seuls garçons étaient ceux de la petite classe) Je me souviens de celles-ci : "la

ronde des petits facteurs” et ” gros malin” . Ensuite, on avait un goûter : brioche et papillotes ,

AVD: Existait-il une cantine ?

M.R. L. :Non ! Madame Magnat, qui a succédé à Madame Clier après 1935, faisait réchauffer, chez elle, juste à côté de sa classe, le repas apporté par quelques fillettes qui étaient de loin, dont Yvonne Mazoyer ; elle a un an de moins que moi et est devenue ma tante par alliance.

AVD: Avez-vous des souvenirs du certificat ?

M.R. L. : Oui. J'ai eu mon certificat en 1935, Et Mme Clier nous a emmenées, celles qui avaient réussi, passer une journée à Aiguebelle. On s'était même perdu dans les bois de Montjoyer. On avait pique-niqué. La maîtresse nous avait expliqué que les femmes ne devaient pas s'approcher de certains bâtiments, ceux justement où se trouvait un très grand bassin qu'elle voulait absolument nous montrer. Alors, elle nous a dit de marcher très, très doucement et nous sommes allées voir ce bassin. Mme Lochar, l'institutrice des petits, très gentille, nous accompagnait. Je me souviens d'une histoire amusante qui s'est passée ce Jour-là. La maîtresse nous avait averties que les moines d'Aiguebelle ne parlaient pas (ils étaient au silence). Une de mes camarades nous avait affirmé qu'elle arriverait à les faire parler. Quand nous étions à la ferme de la Trappe, un moine se trouvait dans l'écurie, alors ma camarade s'est approchée de lui et poliment lui a demandé quelle heure est-il, s'il vous plaît ? ' . Comme réponse, elle a eu un signe du doigt qui montrait le soleil. Il avait répondu, mais pas parlé !!!

AVD :Vous souvenez-vous de vos Jeux dans la cour de récréation ?

M.R. L. :On jouait beaucoup à cache-cache parce qu'il y avait beaucoup de recoins dans la cour. On jouait au jeu de croquet sur la terre, ce jeu de croquet était à l'école, à la balle, à plusieurs balles, on jonglait ; les balles aussi étaient à l'école, quelques fois, on en apportait. Il y avait aussi les osselets qu'allait chercher chez le boucher, un jeu avec des épingles de couturière à têtes de verre en couleurs, de plusieurs teintes, on avait des pelotes rondes en mousse pour les ranger. On lançait ces épingles sur une surface plate, en désordre, elles se chevauchaient. On s'occupait de nos petits Jardins. Il y en avait... dix, d'un mètre carré environ, un pour chacune, les grandes. Ils étaient sur un terrain, à l'ouest de notre cour, vers le mur de la famille Champion. Il fallait monter deux ou trois marches d'escalier, on y plantait des fleurs, des ”larmes de vieille”.

AVD : Des larmes de vieille ?

M.R. L. : On en voit en ce moment qui sont fleuries au Chemin du Paradis, du côté du château. Elles sont roses, elles ont la même forme que les fleurs de genêt.

J'ai fait ma scolarité primaire à l'école publique de garçons, à la Mairie, Alors qu'avant je suis allé à l'école privée St Marie parce que mon père travaillant à la chocolaterie, c'était une obligation pour garder sa place. Cette obligation a été perpétré jusqu'à la fin de la 2^e guerre.

Mes souvenirs de l'école Primaire commencent avec Madame Rodet (à la rentrée de 1935) . Elle nous faisait faire du tissage en papier pour le travail manuel. Je ne me souviens que de ça.

Je me souviens mieux des années passées chez Monsieur Rodet.

Le matin avant de rentrer, on se met devant la petite fontaine à l'est de l'école, inspection de la propreté : vérification des mains dessus dessous, on remontait les manches pour montrer les poignets et le col de la chemise ouvert pour montrer le cou. Aussi, pour la propreté des cheveux, en cas de présence de poux, on allait chez le coiffeur qui nous tondait au double zéro, après l'avertissement du maître.

Une année, Monsieur RODET avait institué un système, il y avait sûrement des gens qui avaient dû se plaindre de notre manque de politesse... C'était une grosse clef qui passait de garçon à garçon à celui qui n'avait pas été poli. Il fallait enlever son béret pour saluer des gens dans la rue. Et le matin en rentrant, Monsieur Rodet demandait qui avait la clef. Alors, on avait une punition de 50 ou 100 lignes à faire pendant la récréation ou à la maison.

Monsieur Rodet était très sévère aussi pour le travail, la propreté des cahiers et les leçons devaient être sues. Je me plaisais en cours de calcul, récitation, dessin, mais l'orthographe était mon cauchemar. Il y avait un grand tableau noir, avec une craie blanche sur le bureau du maître qui était sur une estrade ; il y avait un poêle à charbon rond et il ne faisait pas très chaud.

Nous avions en majorité la blouse noire, souvent boutonnée sur le côté. Je portais des galoches (le dessus en cuir avec des lacets et le dessous en bois brut) À la maison on doublait l'extérieur de la semelle en cuir (mon père rapportait des chutes de son travail, à cet effet) on les clouait ; on portait des pantalons courts aux genoux et des chaussettes qui montaient jusqu'aux genoux quand il faisait bien froid.

Les punitions étaient les lignes, les verbes à conjuguer, les leçons à recopier, les dates d'histoire.

On jouait aux billes dans la cour, à touche-touche ; en dehors de l'école, on jouait dans le pré au ballon. Monsieur Laurent (père de Marie-Rose) nous grondait quand nous y jouions et que l'herbe était haute, prête à couper pour son cheval et dont il avait «l'affouage ».

Monsieur Rodet nous y emmenait pour des leçons de jardinage car il avait au bas du mur, côté nord, une bande de terre qu'il cultivait, et un bassin qui recevait l'eau du grand bassin de Monsieur Barnavon avec un passage sous la route.

Pour indiscipline on allait au piquet ou dans la pièce inoccupée derrière notre salle de classe (5 minutes)

À la fin de l'année scolaire on faisait un grand feu dans la cour, où on brûlait les vieux cahiers et on tournait autour.

La cour était très salissante, terre et graviers, le maître se promenait sans cesse dans la cour pendant les récréations.

Il y avait des bons points et des images comme récompense.

Une fois, une personne était venue nous expliquer qu'il fallait se laver les dents.

Je me souviens d'un grand tableau noir avec une craie blanche, le bureau du maître qui était sur une estrade, il y avait un poêle à charbon rond et il ne faisait pas très chaud,

Je suis allé à l'école jusqu'à 14 ans, après comme j'avais un oncle qui habitait dans la grand rue, et dont les deux fils étaient plus âgés que moi, ils étaient cuisiniers à Chamonix (Col de Rosa), je suis parti les retrouver et pendant ce temps, j'ai été apprenti, avec eux. J'ai d'abord fait la vaisselle, et la corvée d'épluchage, mais ce fut la guerre, la mobilisation de mes cousins et je suis revenu à Donzère pour rentrer à la chocolaterie.

Paulette ARMAND (P.A.) épouse Delauzun, née en 1932

AVD: Dites-nous, S.V.P. , quels souvenirs vous avez gardés de vos années de scolarité à Donzère ?

P.A. : J'ai commencé avec Mme Jullien, c'était en face de l'actuel « petit casino » à l'âge de 5 ans. J'étais l'aînée de la famille et pendant deux ans, j'ai couché chez ma grand-mère, au Fumeras, pendant la semaine et je ne retournais chez nous que pour y passer le jeudi et le dimanche. Après, mon frère, plus jeune de deux ans, est venu, lui aussi, à l'école. A partir de ce moment-là, nous faisons les trajets à pied, chaque jour, matin et soir.

Ensuite, on montait à quatre avec mes cousines. On emportait notre casse-croûte pour le repas de midi, dans un sac de toile, main droite le cartable, main gauche le sac. On avait des œufs durs ou une tranche de viande le plus souvent du porc, qu'on élevait à notre ferme, ou encore du saucisson, un morceau de tomme faite avec le lait de nos chèvres, un bon morceau de pain et un fruit de saison. On mangeait froid dans un cabanon, près de la maison de notre institutrice, Mme Jullien, car elle ne voulait pas nous laisser seules en classe. Nous étions peu nombreuses à manger là.

AVD. : Vous rappelez-vous des noms de vos institutrices ?

P.A. : Oui, il y a eu Mme Jullien, la première, en bas, dans la petite classe. Puis Mme Pontier, au premier étage : cours moyen 1 et cours moyen 2, fin d'études. Ensuite, Mlle Boiche a remplacé Mlle Peloux qui, elle avait remplacé Mme Pontier. C'est Mlle Boiche qui m'a accompagnée jusqu'au certificat. On a été un peu choqué par sa discipline, il fallait rester immobile pendant trois heures à notre place. Avant, avec Mlle Peloux, on pouvait circuler dans la classe, parler. Ça a été un grand changement

AVD : Comment se passait le certificat ?

P.A. : Ça se passait dans l'école de garçons de Pierrelatte. En classe, pendant le dernier trimestre, on faisait des examens blancs. Je me souviens que le programme de géographie était sur deux ans : la France et ses colonies, ensuite, les autres pays. Il y avait beaucoup de dates à retenir pour l'histoire : des batailles, des noms de rois, les dates de leurs règnes

AVD : Pouvez-vous nous parler de vos vêtements d'écolière ?

P.A. : On avait une blouse que l'on mettait à la maison, avant de partir pour l'école. À l'école, on avait un portemanteau dans le vestiaire, il y avait une rangée avec des supports et des boules en bois pour accrocher nos vêtements et une étiquette à notre nom. Comme chaussures, on portait des patins à semelles de bois. Les lainages étaient tricotés à la maison. En hiver, on avait un manteau.

AVD : Quels étaient vos jeux, pendant ces années-là ?

P.A. : Dans la cour, on jouait à la corde à sauter, à la marelle en poussant un caillou...On avait froid, toute la cour était à l'ombre à cause des murs très hauts. Quand notre ballon allait dans la cour de la Colonelle, parente de la famille Espaulé, elle ne voulait pas nous le rendre Aussi, on ne l'aimait pas,

AVD: Quelles étaient les récompenses ?

P.A. : On avait des bons points, des images....A la fin de l'année, on faisait une fête : des danses, la farandole, des saynètes à la salle Saint Maurice. On jouait en public ! A Noël, il y avait aussi une fête, on avait des papillotes, des oranges. Il y avait aussi le Prix Meynot, je l'ai eu en 1947.

AVD: Le Prix Meynot ? Expliquez-nous...

P.A. :Il n'y avait que ceux qui avaient eu le Certificat ; filles et garçons étaient réunis à la mairie, à l'école de garçons. On faisait un simulacre d'examen, comme au certificat : en français une dictée, en calcul un problème, avec M. Rodet et Mlle Peloux. On m'avait donné un livret de la Caisse d'Épargne, avec une somme d'argent...je ne sais plus combien.

AVD : Comment se sont passées les années de guerre, à l'école ?

P.A : En premier, les Allemands ont occupé l'école, ensuite, les américains. La petite classe allait à la maison de la « Roche”. L'institutrice, Mme Izard, y habitait avec son fils et ses parents, La maison était vide de ses propriétaires. Et la grande classe se faisait chez Mlle Simonet, dans la salle à manger. On avait poussé les meubles le long des murs et enlevé les tables pour pouvoir mettre les bureaux d'élèves, notre vestiaire, c'était dans la salle de bains. Mlle Peloux y habitait, Mlle Simonet aussi.

Arlette Goumarre épouse Paris ("lelette"), née en 1933

AVD: Quels sont les souvenirs de votre scolarité ?

Arlette PARIS : J'ai un vague souvenir de ma première institutrice, en Maternelle, Madame JULLIEN. Puis il y a eu Madame PONTHER. Je me souviens bien d'elle. Maman (qui était couturière), lui faisait des robes. Ensuite il y a eu Mademoiselle PELOUX, arrivée à Donzère en 1942. J'avais alors 9 ans. Enfin j'ai eu comme institutrice Madame BOICHE pour l'année du Certificat. Madame RODET, elle, venait une fois par semaine nous faire les travaux manuels, essentiellement de la couture.

Après avoir eu mon Certificat, je me suis présentée à un examen pour entrer au Collège à Montélimar, Rue Bouverie. Je me souviens que Mademoiselle PELOUX m'a accompagnée ce jour-là à Montélimar et que nous avons mangé chez une amie à elle. C'était en 1945. Mais ma Maman étant décédée quelques mois auparavant (Noël 1944) je n'ai pas voulu aller en pension et je suis restée à la maison.

AVD: Durant votre scolarité, où se trouvait l'école et comment étaient les classes?

A.P. : A l'époque, l'école était là où se trouve maintenant la Caisse d'Epargne. En bas, il y avait une classe de Maternelle, et une classe au premier étage. Je me souviens ... il y avait trois rangées, un grand tableau noir et un autre plus petit qui se tournait. Derrière le tableau se trouvait un placard où la maîtresse rangeait les livres et le matériel pour les Sciences. Sur le mur du fond étaient accrochées des grandes cartes de Géographie et la classe avait trois grandes fenêtres. Au milieu se trouvait un grand poêle avec une grille. Nous étions deux de service chaque semaine pour nous en occuper.

Je me souviens que Mademoiselle PELOUX disséquait des animaux comme des souris sur une planchette.

Les classes des garçons et des filles étaient séparées et je n'ai été qu'une semaine chez les garçons (classe de Monsieur RODET), lorsque Mademoiselle PELOUX a été malade.

En classe, surtout l'année du Certificat avec Madame BOICHE on faisait dictée et calcul tous les matins. L'après-midi il y avait d'autres choses comme le chant, la gymnastique avec du saut dans la cour, ...

Je ne me souviens pas de ce que nous faisons aux récréations ; certainement des jeux comme la marelle.

Ceux qui habitaient loin dans la campagne partaient avant les autres, l'hiver à la récréation de l'après-midi. A midi, ils prenaient en classe le repas qu'ils avaient apporté dans leur gamelle. Ceux qui devaient traverser le pont du Robinet le faisaient parfois à quatre pattes tellement il bougeait. D'autres passaient en barque la Lône du Bayard quand il y avait l'inondation.

AVD: Et les punitions ?

AP : Les punitions chez les filles étaient rares (nous étions très sages !) On pouvait être mise à la porte cinq minutes ou recopier une leçon. Par contre je me rappelle la

plus belle récompense : aller chez Mademoiselle PELOUX ranger sa bibliothèque, où il y avait des choses qu'on n'avait jamais vues et où on aurait pu passer des heures.

AVD: Y avait-il des fêtes de fin d'année ?

AP : Oui, les premières se faisaient dans la remise de l'ancien Cartonnage, chemin des Ribières, au rez de chaussée. Nous faisons des danses avec des costumes (mazurkas provençales apprises avec Mademoiselle PELOUX les plus grandes jouaient des saynètes.

AVD: Avez-vous des souvenirs de votre tenue d'écolière ,

AP : Je me souviens que nous avons de jolies blouses faites par nos mamans. J'avais de la chance car j'étais la mieux habillée, la mienne étant couturière. Tout était assorti. Nous avons eu aussi les premières chaussures à bout carré et à semelle de bois, comme des chaussures de ski. Pour faire des dessus de chaussure brodés, ma mère tannait les peaux de lapin et le cordonnier montait les semelles de bois. Nous avons aussi des pélerines, souvent faites avec des couvertures américaines teintées en bleu ou marron. C'est que pendant la guerre, tout était fait à la maison: les manteaux, les sous-vêtements faits par exemple à partir du coton récupéré sur des ouvrages au crochet, de même que les chaussettes provenant aussi de pulls détricotés, ... A l'école aussi nous tricotions des écharpes pour les soldats ou cousions des moufles en peau de mouton.

AVD: Et comment s'est passée la période de la guerre à l'école ?

A.P. : Pendant la guerre, l'école a été réquisitionnée mais la classe a continué. Il y a eu beaucoup de soldats différents ; je ne me souviens plus très bien mais il me semble que tout d'abord en 1940 nous avons vu pour la première fois des soldats noirs. Même Madame JULLIEN n'en avait jamais vus. C'étaient des Tirailleurs Sénégalais. Après les Français il y a eu des Mongols qui étaient dans l'armée allemande. Tout le monde en avait très peur. Ils ont démolé le mur de la cour pour y faire entrer les camions. Puis il y a eu des Italiens et, au moment de la Libération, des Américains. (1).

A cette époque il y avait tous les lundis matin le lever du drapeau dans la cour avec des chants comme " Maréchal nous voilà" Pendant ce temps les soldats allemands nous regardaient. Nous faisons aussi des dessins pour le Maréchal.

En 1943/44, Mademoiselle PELOUX (je crois) nous a envoyées chez Madame DURIEUX au Café de la Placette pour chercher la " graine " de vers à soie Nous en avons ramené chacune à la maison pour observer les transformations. J'en avais trop pris et le grenier en était plein; puis il fallait les nourrir et donc aller sans arrêt chercher les feuilles de mûrier puis les rameaux de bruyère ... Par contre je ne me souviens pas de ce que nous avons fait des cocons.

Nous avons aussi ramassé des plantes pour faire un herbier. Mais nous étions en plus chargées de ramener du cuivre à l'école pour la fabrication de munitions (je regrette beaucoup les chandeliers que j'avais amenés !). C'est aussi à cette époque qu'il y avait des exercices d'alerte. Au signal/ chaque grande prenait la main d'une petite, on se mettait un bâton dans la bouche (c'était par rapport à des bombes qui pouvaient faire éclater les poumons). On traversait la Nationale, puis on passait par le " Tripoli " pour se réfugier dans les tranchées sous les marronniers du groupe scolaire actuel.

Mais il n'y a pas eu d'alertes réelles pendant le temps de classe, celles-ci ayant eu lieu en août pendant les grandes vacances-

Je me souviens aussi des séances de vaccinations à l'école où les filles passaient d'abord et où beaucoup se trouvaient mal. Il y avait aussi des distributions de lait en poudre (américain ?) pour les maternelles, peut-être aussi en primaire.

Au cours de cette période sont arrivés à l'école des enfants originaires d'autres régions comme les enfants du Docteur MALY qui venaient de Berck-Plage et qui nous racontaient leur voyage, ou encore plusieurs (AMBROSI, REVON), réfugiés de Toulon. Certains sont repartis, d'autres sont restés à Donzère.

A la Libération, les classes ont déménagé et se sont installées chez Mesdames SIMONET et CROEZI. Les Américains sont restés un mois environ, certains installaient le pipe-line pour l'essence, Mademoiselle PELOUX qui parlait l'anglais, nous avait appris quelques mots comme " pencil", "black Lorsque les convois passaient, nous y allions pour récupérer bonbons, chewing-gum, confiture en sachet Depuis 1938, j'habitais juste en face l'école dans l'ancienne gendarmerie. Il y avait trois appartements loués et j'étais au dernier étage ce qui me permettait de voir tout ce qui se passait dans l'école. Tous ces appartements ont été pillés par les Allemands et les Miliciens avant la Libération alors que nous étions réfugiés à l'extérieur de Donzère.

(1) En réalité, d'après Mademoiselle PELOUX, il y a eu chronologiquement : des Italiens qui ont occupé le rez de chaussée de l'école de filles, puis les Allemands qui sont arrivés venant du sud lorsque la zone libre a été occupée en 1942, puis enfin les Américains en août 1944. Les soldats noirs dont se souvient Madame PARIS sont certainement des Américains.

Ancien élève de l'école primaire de DONZERE (bâtiment devenu entièrement mairie) des années 1944 à 1949, ayant eu comme instituteurs M. et Mme RODET Marcel, je vous fais parvenir quelques souvenirs de cette enfance d'après-guerre.

1. Education reçue : un bel exemple -

* Nous allions en classe du lundi au samedi soir, sauf le jeudi

* l'après-midi de fin de semaine, M. Rodet remettait à l'un d'entre nous (certainement celui qui au cours de la semaine, avait attiré son attention) un morceau de bois de forme parallélépipédique de 8 cm de long et de 1,5 cm de côté (environ). Sur les 4 grandes faces étaient écrits les deux mots "SOIS POLI".

* Nous quittions l'école le samedi à 16 h 30, je crois, passions chacun à notre domicile laisser le cartable, prenions le goûter et retournions DONZERE était un petit village sur le lieu habituel de rassemblement. La surveillance commençait. Ainsi pendant ce congé de fin de semaine, dès que le porteur du message croisait, rencontrait ou constatait une impolitesse, manque de respect, etc. envers des adultes, des personnes âgées (n'est pas descendu du trottoir, n' a pas dit "bonjour" etc.) de la part de son collègue de classe incorrect, ce dernier devait accepter, prendre le précieux "sois poli". Ainsi de suite, et le lundi matin, M. Rodet demandait aux élèves concernés les raisons du "parcours" du précieux message.

Que penseraient les élèves de la génération actuelle ? Joueraient-ils le jeu ?

2. Le sport scolaire

* Savez-vous que la classe de M. Rodet (élèves de 13/14 ans) qui avait une équipe de volley-ball a été championne scolaire Drôme-Ardèche et même plus ?

* Parmi les joueurs je me souviens de Maurice Armand : très bon, il était très grand et j'étais son co-équipier. Que les autres participants (années 48 et 49) se fassent connaître Merci.

3. Histoire d'un petit orteil (un accident d'après-guerre parmi tant d'autres)

* Au départ des Allemands de Donzère (en 1944) une remorque à plateau tournant, (ayant dû servir à porter des poteaux télégraphiques ou autres) avait été laissée au bas de la descente de la mairie à côté du "passage piétons" actuel parc MEYNOT EST.

* Ainsi avant l'entrée à l'école, les élèves jouaient au manège en montant sur cette remorque dont le plancher était constitué de poutres métalliques uniquement.

* Par un grand bras de cette remorque, l'on faisait tourner le manège occupé par de nombreux enfants qui s'amusaient beaucoup. Hélas pendant la marche du manège, un pied a glissé d'une des poutres ralentissant celui-ci avant que les "conducteurs" ne l'arrêtent.

* La guerre a laissé des traces, et la pénurie des produits du moment obligeait les fabricants de chaussures à sortir à la place du cuir, d'épaisses semelles de bois.

* Remercions cette semelle rigide d'avoir protégé en partie le, les orteils et peut-être le pied gauche de l'imprudent joueur de manège.

* Le petit orteil ayant été partiellement coupé, le père du blessé a dû le transporter sur sa brouette (servant à transporter les fagots pour la chauffe de son four - il était boulanger -) chez le docteur du village habitant Basse Bourgade.

Résultat : le petit orteil dû être complètement coupé et peut-être donné au chien ? Qui sait ? ...le jeune imprudent n'eut pas, heureusement de handicap, hormis, selon le constat de son entraîneur nîmois, une légère perte d'équilibre dans la pratique de son sport favori le football.

4. Parfois, petits garnements aussi

* la guerre avait laissé, aussi, divers objets.

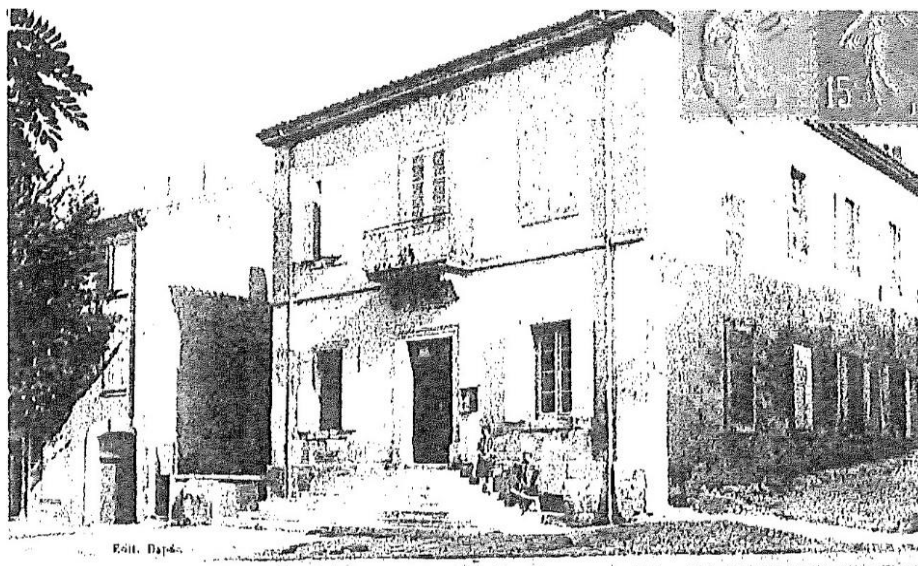
Ces jeunes enfants avaient trouvé - sait-on où - des bombes fumigènes. Ainsi certains quartiers du village disparaissaient dans une épaisse fumée orange. Sachez bien que tout redevenait normal, sans incident, lorsque cette fumée disparaissait.

* Un autre amusement consistait à échanger les pots de fleurs d'une maison à l'autre pour notre plaisir, mais surtout pour provoquer la colère des propriétaires.

Puisque l'occasion m'est donnée de parler du passé, de notre enfance, je tiens à rendre un grand hommage à Monsieur Marcel RODET que j'ai eu l'honneur et l'avantage d'avoir eu comme instituteur, mais aussi le plaisir de retrouver comme maire de DONZERE, 20 ans après mon départ du village (1949 - 1969) où j'ai assuré le rôle d'éducateur football du C.O.D. de 1969 à 1982,

M. Rodet, maire a beaucoup fait pour le sport et le football par sa compréhension et ses services.

Qu'il sache qu'il a marqué ma personnalité et reste pour moi un précieux conseiller. .



A cette époque, il n'y avait pas de bus de ramassage scolaire. Ma famille habitait à la ferme du « Chapitre », aujourd'hui engloutie dans le canal Donzère-Mondragon. Cela nous faisait faire, pour aller à l'école de Donzère, 4 km à pied matin et soir. Mais malgré ça, mon frère André et moi, nous étions toujours les premiers arrivés.

Notre travail, en arrivant et si notre instituteur, Monsieur Rodet, ne l'avait pas fait, nous éclairions le poêle. Celui-ci était placé au centre de la classe. Il était rond et assez haut et une fois allumé, chauffait vraiment bien. Il y avait une grille ronde autour de ce poêle, grille de protection et c'est plus d'une fois, qu'arrivant avec les pieds mouillés, nous faisons sécher nos chaussettes sur cette fameuse grille.

A cette époque, pendant l'occupation allemande, nous n'avions que deux paires de chaussures : une paire de sabots en bois et une paire de patins (semelle de bois et tige de carton bouilli ou autre imitation de cuir, le cuir étant rare à cette époque-là. Mon père, pour les faire durer plus longtemps, nous y clouait des morceaux de vieux pneus par dessous. En principe, nous avions droit à une paire de sabots neufs une fois par an, à Noël. Nous étions une famille nombreuse : huit enfants en 1947. Les allocations familiales n'existaient pas encore, et comme mes parents n'étaient pas riches, c'est ma mère qui faisait pratiquement tous nos habits. La tenue normale pour aller à l'école à cette époque, garçons et filles c'était la blouse noire, toute l'année c'était le pantalon court et suivant la saison, nous avions sur la blouse le pull-over tricoté par ma grand-mère, avec de grosses chaussettes de laine et des gants tricotés également par la Mémé Ambroisine. L'hiver par-dessus tout ça, nous avions une grande pèlerine bleue que nous mettions par-dessus le cartable. Pour les jours de grand froid, avant de sortir, ma mère nous glissait une feuille de journal entre la blouse et le pull.

A l'école, je ne me souviens plus très bien le nombre exact d'élèves. Ce qui est sûr, c'est que nous dépassions la quarantaine par classe. Il y avait deux classes : celle de Madame Rodet qui comprenait tous les jeunes des cours élémentaires. Nous apprenions à lire, à écrire et tous les jours en première heure, un cours de Morale et d'Instruction Civique, suivi, mais je ne me souviens plus dans quel ordre, de cours de Calcul, Dictée, Lecture, Histoire de France et Géographie et deux fois par semaine de cours de Chant. Madame Rodet nous accompagnait au violon, et gare aux mauvais élèves, sa punition préférée était de nous donner un coup de baguette à violon sur nos doigts joints.

Monsieur Rodet, lui, avait les grands, c'est-à-dire cours moyen première et deuxième année et les deux divisions pour le certificat d'études primaires. Monsieur Rodet était moins sévère que Madame Rodet, car la discipline nous l'avions apprise chez elle. Là aussi nous avions droit une fois par jour à la leçon de Morale et d'Instruction Civique, Monsieur Rodet était très à cheval sur la politesse.

Il avait mis un système au point pour que nous soyons polis dans la rue : il s'agissait de trois bâtonnets en bois sur lesquels était écrit « je suis poli ». Ces bâtonnets étaient distribués à trois élèves en classe, et il s'agissait de les refiler, une fois dans la rue, à celui qui oubliait de saluer un passant ! le lendemain matin, en rentrant en classe, Monsieur Rodet récupérait les fameux témoins et distribuait allègrement les punitions à ceux qui en étaient les malheureux dépositaires (à copier 50 fois ou 100 fois : « je dois être poli dans la rue »).

Notre instituteur nous faisait bien travailler car il avait horreur des échecs aux examens. Il se faisait un point d'honneur d'avoir un Donzérois en tête du C.E.P. du canton de Pierrelatte.

Je me souviens bien de ma scolarité après 1945. Mon école était à l'extrémité ouest de la grande rue, dans le bâtiment qui servait également de Mairie.

Quand on était de service, le matin, on arrivait dix minutes avant l'heure de la rentrée afin d'effectuer notre tâche : effacer le tableau noir, enlever la poussière sur le bureau du maître et ceux des élèves, préparer le poêle, on l'appelait « le tuyau », c'est vrai qu'il en avait la forme, il était entouré d'une grosse grille à barreaux métalliques verticaux qui s'ouvrait par deux charnières pour pouvoir atteindre la porte du poêle. Il fallait mettre du papier Journal au fond du foyer, par-dessus du petit bois, des branchettes et ensuite du bois plus gros, enfin des bûches.....Je ne sais plus qui l'allumait, je ne crois que c'était un élève....peut-être Mme Brunel, la concierge ou le maître. Au sol, il y avait un plancher de bois et une tôle sous le poêle. Madame Brunel assurait le balayage des locaux, mais combien de fois par semaine, un enfant n'y fait pas attention.

On avait classe de 8h30 à 11h 30, puis de 13h30 à 16h30. Au milieu de la semaine, notre jour de congé était le Jeudi. Le samedi, on travaillait toute la journée. Les vacances d'été allaient du 14 juillet au 30 septembre.

Avant la rentrée de l'après-midi, je partais toujours en avance pour retrouver mes camarades et jouer aux billes ou au ballon dans le Pré Meynot qui, à cette époque, n'était pas encore aménagé en jardin public. Contre le mur de notre cour d'école, au bas de l'escalier de la Mairie, se trouvait une borne fontaine. En hiver, lorsque l'eau qui s'en échappait devenait une large et grande mare de glace (4 à 5 m de long sur 1 m de large), nous nous en servions de patinoire, nous y glissions les uns après les autres et allez ! ! ! Aux récréations, avec les billes en pierre, on jouait au jeu du carré. On avait des petites billes appelées « guizous » , on les transportait dans des sacs en tissu, cousus par nos mères, avec un petit cordon pour fermeture. Je partais avec une dizaine de billes et je revenais avec 30 ou 40 « guizous » : j'étais un bon tireur. On jouait aussi au volley ; tous les grands jouaient ensemble à ce sport. Quelques-uns formaient une équipe plus officielle, elle participait au championnat Drôme- Ardèche. J'en ai gardé un très bon souvenirQuant aux plus jeunes, ils n'avaient comme cour que l'espace étroit vers le mur de clôture au sud. La cour était en terre battue, noire et très fine ; on soulevait des nuages de poussière surtout sous le préau. On était encore plus sale quand il pleuvait.

Je portais, l'hiver, des pantalons longs cousus par ma mère. Pendant la guerre, elle a même tanné des peaux de lapins avec de l'alun puis elle les a cousues ensemble pour en faire des canadiennes ; le poil étant à l'intérieur du vêtement, ça tenait très chaud. Je portais aussi des bonnets, des moufles et des chaussettes tricotés par ma grand-mère maternelle. Comme mes copains, je portais une blouse grise qui protégeait bien les vêtements des taches d'encre. En été, je mettais un short et pas de blouse.

A l'école de garçons, mon institutrice a été madame Rodet pendant trois années : CE1, CE2, CM1. Ensuite, Je suis allé dans la classe de monsieur Rodet pour trois années : CM2, Fin d'études 1^{ère} année, Fin d'études 2^{ème} année.

J'aimais bien les expériences de sciences que faisait notre instituteur : avec un alambic pour la distillation, avec des piles pour l'électricité, avec des bidons métalliques vides et écrasés pour la pression atmosphérique ; pour l'hygrométrie, il avait construit un hygromètre à cheveu à l'aide d'un crin de cheval, qui s'allongeait quand le degré hygrométrique augmentait. Je voudrais vous raconter une anecdote à ce sujet : Quand j'étais au lycée technique à Valence, mon professeur de Sciences ignorait cette façon de mesurer l'hygrométrie ; elle ne voulait pas me croire lorsque je lui en ai parlé et j'ai dû, pour la convaincre, apporter au lycée un livre que monsieur Rodet avait bien voulu me prêter. Je me souviens des problèmes où il était question de vases communicants, de récipients de toutes sortes que l'on vidait et remplissait. J'aimais beaucoup ça, ainsi que les fractions, le PPCM et le PGCD et le calcul mental que l'on faisait presque chaque jour. D'ailleurs cette formation reçue à l'école primaire, m'a rendu service toute ma vie. Pendant mon activité professionnelle (j'étais chef d'une entreprise de menuiserie) j'étais capable de donner rapidement un ordre de prix à un client ou de calculer de tête (donc sans calculatrice) le prix d'achat global d'un camion de bois. Le soir après l'école, ceux qui le voulaient pouvaient rester à l'étude. On jouait et on goûtait dans la cour, jusqu'à 5 heures. Puis on faisait nos devoirs à l'étude surveillée pendant une heure, j'étais rapide et je repartais chez moi sans cartable, mes devoirs faits et mes leçons apprises.

Tous les matins, cours de morale ou d'instruction civique. On nous apprenait à quitter notre béret pour saluer les gens dans la rue, à laisser notre siège aux adultes dans le car ou le train, à descendre du trottoir pour faire place aux grandes personnes. Le maître était souvent au courant du comportement de chacun dans le village, en dehors de l'école, chez les commerçants dans la rue, et on était grondé, puni pour cela ; les parents n'y trouvaient rien à redire.

Les punitions étaient : le piquet, 100 lignes à copier, ou recopier 10 fois la leçon non sue. Quand j'avais une punition à l'école et que mes parents le savaient et il ne pouvait guère en être autrement puisqu'ils se connaissaient très bien, J'avais une seconde punition donnée par mes parents, par exemple la privation d'une partie de pêche, ce qui me chagrinait beaucoup plus que des lignes à copier, ou encore la privation d'une séance au cirque sur la place du village, au cinéma qui se faisait dans le café de la Poste. On avait aussi des récompenses. Un bon point pour une bonne note à un devoir ou une interrogation réussie à une leçon, c'était un petit morceau rectangulaire de cartonnée colorée et décorée d'une frise tout autour. Nous les conservions précieusement car il y avait tout un système qui s'amplifiait au long de l'année, dix bons points étaient échangés par l'enseignant avec une image, et à la fin de l'année, chacun rassemblait ses images, les comptait, le maître vérifiait, les trois élèves les plus "primés" recevaient en cadeau une photographie encadrée sous verre. J'ai encore un de ces tableaux qui représente la propriété d'Emile Loubet à la Bégude de Mazenc.

On faisait un peu de gymnastique, au Pré, le Pré Meynot, actuellement on l'appelle le jardin public, les jours de beau temps uniquement, jamais en hiver. C'était du saut en longueur, de la course, des jeux tel que le ballon prisonnier, On apprenait aussi, après la guerre, les mouvements d'ensemble du "LENDIT". Et au mois de juin, on partait vers 7h30 pour Valence par l'omnibus qui s'arrêtait à la gare de Donzère ; puis, à Valence, on allait à pied jusqu'au stade des Baumes ; on emmenait le casse-croûte pour midi, là-bas on retrouvait les élèves et les enseignants de toute la Drôme, volontaires pour cette grande et belle manifestation : « la fête de la jeunesse ». Le matin était réservé aux répétitions, l'après-midi, c'était la représentation devant les personnalités installées sur la tribune d'honneur et le public éparpillé autour du terrain. Nous y avons participé pendant plusieurs années.

À l'automne, notre maître nous lisait un texte : " les plaisirs de Vatard, un jour de pluie" dont voici quelques mots restés dans ma mémoire depuis plus de trente ans : Lui, tenant le riflard qui claquait, l...l elle, le traitant d'imbécile et de propre à rien". M. Rodet riait en le lisant et bien sûr, nous ne pouvions que l'imiter. Une autre histoire était aussi au programme à Noël, c'était " les trois messes basses" d'Alphonse Daudet. Chaque année, nous écoutions ces deux récits savoureux avec le même intérêt.

Il avait une bibliothèque dans la classe, on pouvait emporter des livres à la maison, Mon préféré était : Pêcheur d'Islande de Pierre Loti.

Je me souviens avoir participé une fois, à Donzère, à une fête où l'on avait chanté : la marche Lorraine, c'était à la salle paroissiale Saint Maurice qui s'appelle maintenant : salle Mistral ; avant nous, les filles avaient chanté "la Mazurka".

À chaque fin de l'année scolaire, quand les épreuves du certificat d'études étaient terminées, on allait en car passer une journée de détente : Vallon-Pont-d'Arc, l'Aven d'Orgnac, le Pont du Gard, le Grau du Roi, la Camargue où je me souviens avoir vu pour la première fois des flamants roses.

J'ai passé le certificat d'études à Pierrelatte dans les locaux du CEG (Collège d'Enseignement Général) et j'ai réussi.

Quand l'Inspecteur venait, il nous posait des questions, puis M. Rodet faisait une leçon.

Il y avait aussi la visite du médecin scolaire, nous étions avisés de son passage, comme nous n'aimions pas ça, on ne nous envoyait pas à l'école ou certains faisaient l'école buissonnière, ce jour-là. Les vaccinations obligatoires se faisaient à l'hôpital", c'est un bâtiment municipal qui existe encore, sur la place Frédéric Mistral, au nord du Pré Meynot. Nos instituteurs nous y emmenaient en rang, classe après classe.

On se donnait très souvent des surnoms. En voici quelques-uns :
La pie ou l'ageasse : parce qu'il parlait beaucoup.

Le bouc : y avait-il des chèvres chez lui, en portait-il l'odeur sur ses vêtements ?

La cigogne : parce qu'il était très grand et qu'il avait des jambes fluettes.

Donald : parce que chaque semaine, il achetait un journal portant ce nom-là.

Sac à puces : parce qu'il portait le nom d'un animal familier souvent porteur de ces petites bestioles.

J'aime beaucoup évoquer ces années passées à l'école de Donzère, soit devant d'anciens camarades de classe, devant mes petits-enfants, ou des amis avec lesquels je compare nos vies d'écoliers. Je suis reconnaissant envers chacun de mes instituteurs et institutrices ou professeurs du Lycée pour tout ce qu'ils m'ont appris.

L'école de garçons

L'actuel Hôtel de ville a été construit en 1852 afin d'être à la fois mairie et école de garçons. Une école de garçons existait avant, mais en l'état actuel des recherches, on ne peut pas la situer géographiquement.

Lorsque mes parents ont été nommés à l'école de garçons en juin 1935 (un scandale a presque éclaté car au moment de leur nomination ils n'étaient pas mariés : imaginez un jeune homme et une jeune fille qui devaient enseigner dans la même école !!! L'incident fut clos assez vite puisque leur mariage eut lieu en juillet Ce bâtiment abritait au rez-de-chaussée le secrétariat de mairie (à la place de l'actuel hall) la salle à manger et la cuisine de la concierge de la mairie (l'actuel 'accueil") le couloir et les 3 bureaux à gauche étaient la classe des "grands" et le vestiaire (ou une autre classe lorsque le nombre d'enfants s'est accru), la classe des "petits" était formée des 3 bureaux situés à droite du couloir, Le quatrième bureau et la salle des mariages formaient le préau sous lequel étaient entassés fagots et bûches afin d'alimenter les poêles de l'école.

La cour c'était ce petit espace devant la salle des mariages jusqu'au portail. Il faut imaginer les enfants de 2 ou 3 classes (80 à 95 élèves) s'ébattre là. On comprend pourquoi le jeu de volley-ball avait une telle importance tant pour les élèves que pour les maîtres

Au premier étage il y avait la salle du conseil municipal qui n'a guère changé depuis mon enfance, la chambre de la concierge et l'appartement de mes parents.

Il faut là, comprendre ce qu'était la vie dans cette école avant la construction du groupe scolaire André Jullien.

Pas d'eau courante : la fontaine était au bas de l'escalier à l'extérieur devant l'actuel portail. C'était tout proche, c'est vrai, mais il fallait monter au premier étage de nombreux arrosoirs lourds ... pas de salle de bains, bien sûr ... et la toilette se faisait en économisant l'eau Mais le plus angoissant pour la petite fille que j'étais c'étaient les "cabinets" (eh ! oui on ne disait pas WC ni toilettes à l'époque). Pensez... Il fallait descendre un étage, traverser une classe, le vestiaire (ou une classe), la cour pour enfin atteindre un WC sans électricité, sans siège, grand, profond. Il n'y avait qu'un immense trou dans le glacis, sans chasse d'eau bien entendu, et une odeur C'était l'horreur !! Les enfants de l'école les redoutaient sans doute autant que moi. Aussi, bien peu allaient jusqu'au trou, et je vous laisse penser à la propreté dudit lieu à la fin de la journée.

Alors imaginez le bonheur lorsque nous nous sommes installés au groupe scolaire : eau courante, salle de bains avec une baignoire et un WC avec chasse d'eau !!!

La verrière de la serre du jardin de la maison de M. et Mme BARNAVON

L'annexe de la mairie était autrefois propriété de M. et Mme. Barnavon, un couple sans enfants, qui avait passé sa vie dans les Colonies et notamment au Tonkin. Cette maison était remplie d'objets rapportés de nombreux voyages et nous

avons, nous, les enfants, une admiration mêlée de crainte pour ces personnes. Que s'est-il passé ce fameux jour où avant d'entrer en classe (ou en sortant, je ne me souviens pas très bien) la folie destructrice s'est emparée d'une poignée d'enfants et, à coups de pierres, nous avons cassé presque tous les carreaux de leur immense verrière !!

Le passage de la "beille"

Vers 1946 ou 1947, j'étais élève de Melle Boichet la classe était au 1^{er} étage de l'école de filles (actuellement la caisse d'épargne).

Je me souviens du passage des troupeaux transhumants qui remontaient du sud pour gagner les Alpes. Ils empruntaient la Nationale 7 qui, à l'époque traversait le village. Il n'y avait pas autant de circulation qu'aujourd'hui mais je me rappelle le bruit que faisaient les camions lorsqu'ils passaient au niveau de la classe : ils changeaient de vitesse dans un fracas si important que même l'été nous devions tenir les fenêtres fermées pour pouvoir entendre ce que disait la maîtresse.

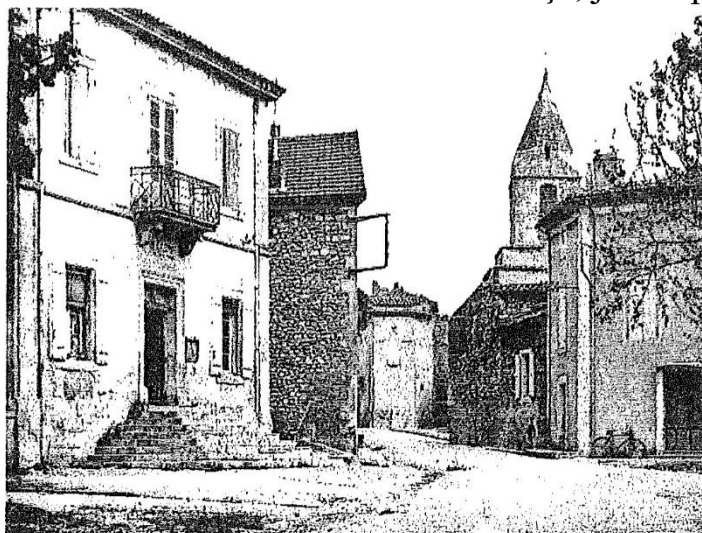
Mais pour les transhumants c'était différent ! On les entendait arriver de loin, on avait le droit de les regarder passer de la fenêtre Quelle joie pour nous : ces bruits de sonnaillles, de sabots, d'aboiements et de cris, tout cela résonne encore dans mes oreilles et cette odeur âcre, et ces traces après leur passage,

En 1960 ou 1961 la classe dans laquelle j'enseignais était à la cité 1 (c'est ainsi que se nommait la cité des Roches à ce moment-là), tout près de la salle des fêtes et jouxtant la "salle de la croix-rouge". La cour c'était le terrain vague qui s'étendait à l'EST de la salle des fêtes. De là d'ailleurs, à la récréation de 10 heures, on voyait souvent une locomotive à vapeur faire le plein d'eau au château d'eau de la gare. Donc, un matin, en arrivant, quelle surprise !!! Le sol était maculé de crottes de moutons !!

Le dernier troupeau transhumant avait fait étape pour la nuit dans notre cour de récréation !!!

A propos de l'éclipse de soleil

Lorsqu'en août 1999, l'éclipse de soleil a mobilisé les médias, invitant tous les habitants à se préserver avec des lunettes comme ci ou comme ça, je n'ai pu m'empêcher de penser à ce qui s'était passé quelques dizaines d'années auparavant (en 1960 ou 61) pour une même éclipse de soleil. La veille, avec mes parents, encore en activité à cette époque, on avait noirci, à la fumée, de nombreux morceaux de verre afin que chaque enfant puisse suivre le phénomène sans se brûler les yeux.



Henri-Jean MOUNIER, né en 1943

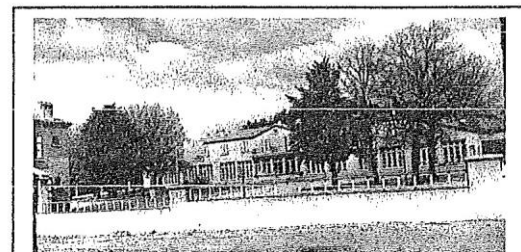
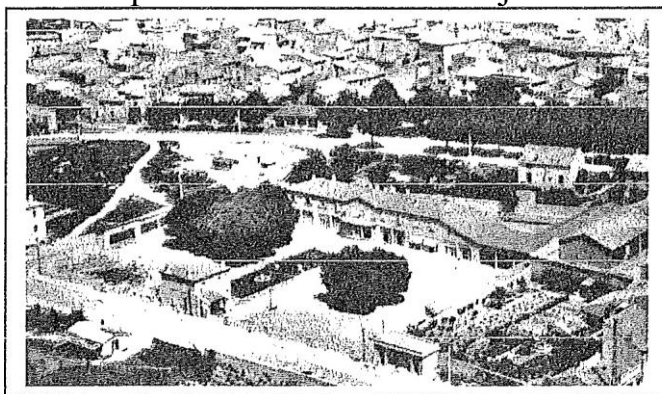
Après avoir fréquenté la classe de la Cité I, actuelle Cité des Chênes, je suis allé à l'école dans les classes exigües et mal éclairées, situées dans le bâtiment de la Mairie.

Ce fut une joie de se retrouver, en 1952, au tout nouveau groupe scolaire « André Jullien. Les classes y étaient grandes, bien éclairées, les parquets en bois étaient cirés (il fallait utiliser des patins en tissu) et la cour de récréation était immense. Je me souviens des bureaux ultra modernes avec le dessus qui se relevait,

J'habitais loin du village, au bord de la route nationale, au niveau de la cité des Chênes. J'allais à l'école à pied, en suivant le tracé de la voie ferrée. Il n'y avait pas de cantine, certains (dont je faisais partie) apportaient donc « la musette » ; si le repas qu'elle contenait n'était pas assez copieux, Madame Rodet n'hésitait pas à le compléter. Ma musette, c'était mon père qui me l'avait faite en grosse toile verte avec un grand rabat.

Puis il y a eu l'inauguration du canal Donzère-Mondragon où, avec nos instituteurs, nous avons attendu longtemps sur les berges le passage du Président de la République, sur un bateau.

Une anecdote me revient en mémoire : au CM2, en 1953, chez Monsieur Rodet, on étudiait le livre d'Alphonse Daudet « Tartarin de Tarascon ». J'ai quitté Donzère et la classe de Monsieur Rodet en cours d'année scolaire, justement pour aller à Tarascon et j'ai rapidement envoyé à toute la classe donzéroise, la photo de la statue de Tartarin qui s'élevait et s'élève toujours dans cette ville.



Régis ROUSTANT, né en 1936

J'ai été scolarisé à Donzère, trois ans :

43/44-44/45 chez Madame RODET (CE1 et CE2)

45/46 chez Monsieur RODET (CM1)

43/44 : c'était encore la guerre, nous faisons parfois des exercices de sécurité. Mme Rodet frappait avec sa règle sur le bureau en criant "ALERTE", nous devions alors nous lever rapidement, nous mettre en rang dans la cour et sans affolement et marcher jusqu'au "Pré" (jardin public actuel) où des tranchées étaient creusées à droite des escaliers qui sont face à la Mairie.

Les deux écoles réunies, filles et garçons, totalisaient environ 80 élèves,

Le drapeau français était dans la cour de l'école, l'élève le mieux noté montait les couleurs, pendant que nous chantions : « Maréchal, nous voilà

Aux récréations, les grands Jouaient au volley-ball avec M. Rodet. Il y avait un filet tendu entre le préau (actuelle salle des mariages) et la Mairie. Les petits les regardaient jouer ou s'amusaient dans l'aile de la cour du côté du grand portail actuel.

Bien sûr, tous les élèves venaient en classe par leurs propres moyens, à pied. Ceux de la campagne à vélo, ou à pied. Avoir un vélo à cette époque n'était pas facile, il n'y avait que des vieux vélos d'avant-guerre, on ne trouvait pas de pneus. Les papas de l'époque avaient des astuces pour les remplacer, soit avec des tubes de caoutchouc, ou de vieilles courroies, le plus courant c'était des rondelles taillées à l'emporte-pièce, et enfilées comme des perles sur un fil que l'on fixait autour de la roue.

Lorsque le Rhône était en crue, les Iles étaient inondées et les élèves de ce quartier étaient absents.

Sur chaque bureau, il y avait deux encriers, l'un pour l'encre violette, l'autre pour l'encre rouge. Nous avions deux plumes, celle de l'encre rouge servant à corriger ou à tirer des traits. Nous avions également une ardoise, en ardoise. Cela nous permettait d'écrire beaucoup sans gaspiller du papier, nous effacions l'ardoise avec une éponge humide au fur et à mesure des besoins.

Nous avions des cours de morale et d'instruction civique, dire «bonjour» était une priorité. Il y avait donc trois «témoins» par classe, c'étaient des morceaux de bois sur lesquels était écrit : «dis bonjour», celui qui en avait un, devait le "refiler" à un autre élève surpris à ne pas dire "bonjour", et tout se soldait par des punitions. Avant les morceaux de bois, il y avait une clé, que je n'ai pas vue ; mais on racontait qu'un certain élève, le jour où on la lui avait refilée, l'avait pendue en haut d'un arbre en disant à celui qui la lui avait remise « dis à ton Rodet d'aller la chercher...

LES RÉCOMPENSES : Lorsque nous avons bien travaillé, nous recevions un bon point voire deux. Nous conservions précieusement ce petit ticket

sur lequel était écrit : BON POINT, et lorsque nous en avions dix, la maîtresse nous remettait une image contre les dix bons points.

LES PUNITIONS : 5, 10, 20 lignes d'écriture appliquée, à faire durant la récréation, ou au piquet dans un coin durant la récréation, ou la reprise des bons points acquis.

LES CHÂTIMENTS : coups de règle sur le bout des doigts, oreilles tirées (Mme Rodet), ou bonne paire de gifles magistrales par M. Rodet, c'est un témoin qui parle !

LE CHAUFFAGE : un poêle dans chaque classe, il marchait avec un peu de charbon, pendant la guerre il fallait économiser le bois.

LA CANTINE : il n'y avait pas de cantine, les élèves qui habitaient trop loin pour rentrer déjeuner, amenaient leur gamelle. Celle-ci était réchauffée sur le poêle avant le repas ; au printemps, Mme Rodet « montait les faitouts pour les faire réchauffer sur sa cuisinière, car elle logeait dans l'appartement au-dessus des classes.

Mlle Peloux était notre professeur de travail manuel, elle venait de l'école des filles. Elle nous faisait découper des bouts de papier que nous collions sur les cahiers, nous étendions la colle avec des pinceaux qui perdaient leurs poils, car ce n'était pas du matériel d'avant-guerre.

En 1945 ou 46, je ne me souviens plus très bien..., nous sommes allés voir le Pont du Gard. C'était le voyage scolaire de fin d'année.

J'ai vécu une première scolarité en Espagne qui n'a rien à voir avec ma scolarité à Donzère. Cette scolarité, là-bas était plus dure, raide. Bien que ce soient des écoles nationales, l'Eglise y maintenait une forte pression. En juin 1963, j'ai terminé la classe de 4^{ème} au Lycée St James à Algémisi, à Valencia. J'avais passé avec succès l'examen pour rentrer en 3^{ème}. Mais toute ma famille a alors quitté l'Espagne pour la France.

À 13 ans je savais beaucoup de choses, mais ni parler français, ni l'écrire. Je me suis retrouvé à la rentrée de septembre 1963, devant le groupe scolaire "André Jullien". Il était attirant par la vue : grands marronniers, beau bâtiment, cours goudronnées, préau, tout ça m'a frappé, Pour l'inscription, j'ai rencontré un monsieur qui me parlait, et gentiment, Je ne comprenais pas ce qu'il me disait. Je ne savais pas que c'était Monsieur Rodet et qu'il allait être mon instituteur. L'impression que j'ai eu ce jour-là, a été très bonne, j'ai senti que l'on s'intéressait à moi.

J'ai passé une seule année scolaire à l'école de Donzère. Pendant 9 mois, bien qu'officiellement inscrit dans la classe de Monsieur Rodet : CM 2, Fin d'Etudes, je suis allé faire des stages dans toutes les classes. Au CP, avec Mme Reynaud : pendant que ses élèves étaient occupés à un travail écrit, elle m'apprenait mes premiers mots de français, (les couleurs, les objets et matériel de la salle de classe, les choses de la vie courante, etc), cela pendant une heure chaque jour, peut-être. Un jour, je l'ai vue discuter avec Mme Nicolas et le lendemain, j'allais dans une autre classe, au CE1.

Pour moi, cette maîtresse était un dieu. Elle était patiente, gentille, et restait même avec moi pour continuer à m'apprendre, pendant les récréations au lieu de descendre se détendre et bavarder avec ses collègues. Dans cette classe quelque chose m'a marqué. Ça s'est passé la semaine avant les vacances de Noël, elle a parlé du Père Noël....Je ne savais pas ce que c'était que le Père Noël, et les petits de la classe se sont moqués de moi, moi qui avais le double de leur âge, mais la maîtresse m'a montré immédiatement un grand carton sur lequel il était dessiné.

Je ne suis pas beaucoup allé dans les classes de M, Maigre et de Mme Rodet parce que cette année-là, elles étaient très chargées.

Pour moi, ça a été un énorme changement : on m'expliquait, me répétait, on m'écoutait. Il y avait une liberté que je n'avais pas connue avant, mais aussi une autorité des instituteurs.

Dans la classe de monsieur Rodet, il s'est passé une anecdote : M. Rodet nous parlait du Cid de Corneille. C'était marrant parce que je ne comprenais rien et pourtant je comprenais tout. Ce jour-là, il y a eu du chahut pendant la lecture des pages de cette pièce et le maître a donné cent lignes à faire à tous ses élèves. Mais, moi, cent lignes à copier en français il m'aurait fallu 4 ou 5 jours pour les faire, alors je lui ai écrit en espagnol toute la vie du Cid puisque, en Espagne, à Valencia, ville où ce personnage est mort, il y avait un musée du Cid. Quand je lui ai rendu mes pages de punitions, il m'a dit : que veux-tu que je fasse de ça ? Mais à la récréation suivante, il m'a appelé près de lui et je lui ai tout traduit et tout expliqué. Je me souviens qu'un jour on est parti en car à Nyons pour un rassemblement d'éducation physique. C'était la première fois que je quittais le village. Ça m'a surpris de voir

tous ces jeunes, libres, souriants, faire tout ce qu'ils avaient envie de faire. J'avais l'habitude des grands rassemblements, en Espagne, mais là rien de comparable. Un autre jour, toujours dans la classe de M. Rodet qui nous expliquait le système de l'écluse, je me suis mis à bavarder avec mon voisin. L'instituteur nous a surpris à ne pas écouter et nous a demandé de lui redire les explications qu'il venait de donner. Mon voisin en a été incapable, mais j'ai pu très facilement répondre correctement car en Espagne au port de Valencia, il y avait une écluse très importante pour faire passer les paquebots.

Ma scolarité à Donzère a été un énorme changement : en Espagne, c'était un monologue de la part des professeurs, alors qu'à Donzère, c'était des dialogues, je me demandais si j'étais quelqu'un d'important puisqu'on s'intéressait à moi. À 13 ans je me rendais très bien compte de toute ma chance.

Il y avait aussi la cantine avec deux « super mamies » comme les surnommions : Mme Chandeysson et Mme Trouillas. On mangeait à volonté.

Il y avait aussi les douches publiques derrière l'école, nous y allions car nous n'en avions point chez nous. Nous avons d'abord habité au bord de la route nationale 7, avant le pont sur le canal, c'était un ancien bar du temps des travaux Donzère-Mondragon, ensuite dans la grande rue au n° 55, enfin dans une H.L.M.

Je me souviens de la naissance de la première fille de Mme Nicolas, Toutes les filles de l'école allaient voir le bébé, elle habitait au-dessus de la conciergerie, et nous, les garçons nous ne comprenions pas très bien leur précipitation.

Il y avait le G.O.D. à côté de la classe de Mme Nicolas au 1 étage. Je me souviens d'un professeur grand et mince.

J'ai beaucoup observé et j'ai beaucoup appris.

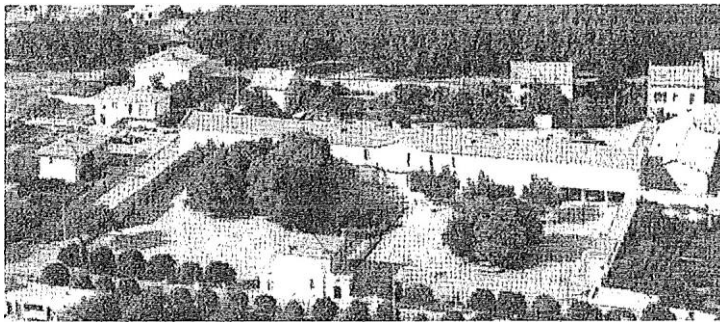
Ce qui m'a le plus marqué ici, c'est la bonté, le sourire, l'envie d'apprendre aux enfants, de transmettre leurs connaissances de la part des enseignants.

Zaoui RIACHI, né en 1960

Un 19/06/1964 fut le jour de notre arrivée en France et en particulier à Marseille. Ma mère accompagnée de moi et de mes deux frères plus jeunes que moi, demanda à un chauffeur de taxi où se trouvait le quartier de la Cité 2, (aujourd'hui appelée Cité des Chênes) à Donzère. Le chauffeur ne savait pas où se trouvait ce village, mais il n'a pas refusé de nous y conduire. Nous voilà arrivés à la Cité 2 où mon oncle, le frère de mon père nous attendait. Mon père était resté à Marseille en train de nous chercher, puisque nous nous étions croisés.

Ma scolarité a débuté en septembre 1964 à la Maternelle de la Cité 2, ayant comme institutrice Madame Magnin, ma première et dernière année à la Maternelle.

Cannée scolaire suivante 1965/1966 était en CP à l'école primaire au groupe scolaire A. Jullien au village même de Donzère, en face du stade de foot. Nous, les garçons, étions situés du côté droit en entrant dans la cour : bloc Est, le côté gauche : bloc Ouest était celui des filles. C'est des années après les événements de mai 68 que la mixité était acceptée, mais elle s'est mise en place progressivement. Il y avait toujours des classes de garçons et des classes de filles dans la même cour.



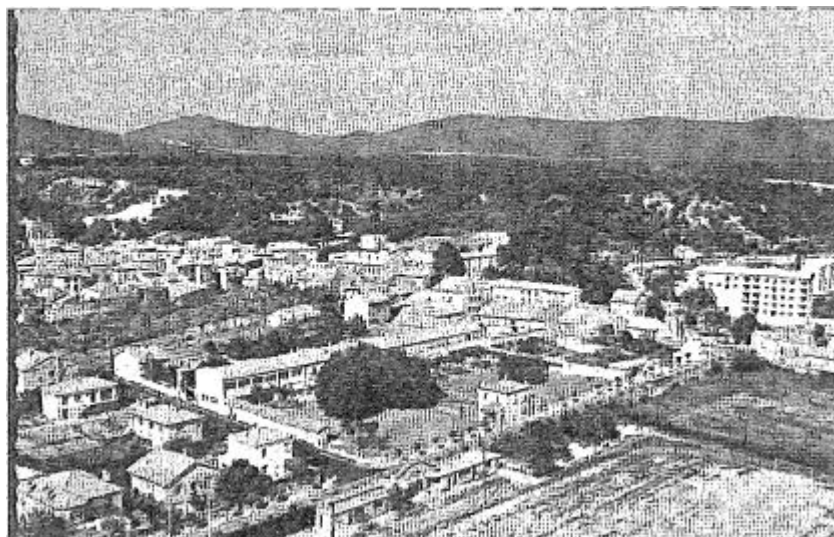
Les chutes étaient dures, puisque les premières années, il n'y avait pas de goudron dans les cours. C'est entre 1967/68 que celles-ci ont été goudronnées ; ensuite c'était le problème du verglas, où un jour, je me souviens, le dernier des enfants Vabre dont le prénom ne me revient pas, s'est cassé la jambe ou la cheville.

Un de mes bons souvenirs est le passage d'une course de vélos devant l'école, je ne peux dire si c'était le Tour de France, le Critérium du Dauphiné ou alors le Paris-Nice.

Le jeudi, nous le passions devant le curé pour un cours de catéchisme à un endroit où se trouvait une salle de cinéma et des classes de cour : la salle des Fêtes du Curé", comme nous l'appelions, en face de la piscine municipale,

Une fois, pour la modeste somme, si mes souvenirs sont bons, de 5 centimes comme participation, nous avons fait une visite de la Chocolaterie d'Aiguebelle, on a fait une indigestion de chocolat,

Voilà quelques moments que j'ai vécus durant ma scolarisation au groupe scolaire de 1965 à 1970, Je me souviens des maîtres et maîtresses comme Mme Reynaud, Mme Nicolas que j'ai vue partir en congé de maternité, Mlle Peloux qui m'a aidé à remplir les premières feuilles d'impôts de mes parents et M. Mary dont la classe se trouvait après le préau, M. Boissonnat et Mme Boissonnat, Mme Rodet, épouse de l'ancien directeur et ancien maire de Donzère. Je me souviens de l'émotion forte qui m'a pris le jour de son enterrement.



Discours prononcé par le Maire de Donzère Monsieur André Jullien lors
de l'inauguration du Groupe Scolaire le 6 janvier 1952

Monsieur le Préfet,
Monsieur le président du Conseil Général,
Messieurs les Parlementaires,
Mesdames, Messieurs,

Il y a quarante ans, un jeune instituteur adjoint était nommé à l'école de garçons de Donzère. Il revenait ainsi dans son pays natal et retrouvait, pour y enseigner, l'école où il avait appris à lire, un peu plus vétuste, toujours incommode, sombre et si dangereuse pour la santé des enfants. Il ne put y tenir. Il écrivit, à l'adresse du Maire de l'époque, une longue lettre (que ses deux collègues contresignèrent) dans laquelle il dénonçait, avec toute l'ardeur ingénue de ses vingt ans, les tares et les méfaits de l'école qu'en partie on lui confiait.

Ce jeune instituteur, devenu depuis un vieil homme, et chargé par le destin d'administrer à son tour la commune, est l'homme qui est chargé, en ce jour, de remettre à ses compatriotes l'école neuve que nous inaugurons. C'est vous dire, Mesdames et messieurs, sa joie et sa fierté d'avoir vu, après quarante ans, se réaliser l'œuvre si nécessaire.

Et, cependant, son initiative de 1912 n'avait pas obtenu beaucoup de succès. La municipalité de l'époque avait sans doute d'autres soucis, car, non seulement la lettre des instituteurs que je rappelais tout à l'heure, ne provoqua aucune discussion au sein du Conseil Municipal, mais elle ne trouva même pas place dans les archives communales, où tant de papiers sans importance sont, cependant, conservés.

Mais l'idée était lancée.

En 1936, la Municipalité GILLES-LAMBERTI à la tête d'un jeune Conseil Municipal, dont la plupart des membres figurent encore parmi les Conseillers actuels, la faisait sienne dès son arrivée à la mairie, et l'étendant aux deux écoles publiques, décidait hardiment la construction d'un Groupe Scolaire mieux adapté à sa destination.

La Délégation de 1943, persévérant dans la voie tracée, en fixait l'actuel emplacement.

Et le Conseil Municipal/ issu du Comité de Libération, établissait le projet définitif et en poursuivait la réalisation.

Cette réalisation (Monsieur le préfet le sait mieux que personne) fut loin d'aller toute seule. De nombreuses et graves difficultés nous assaillirent et il fallut que le Conseil Municipal fût doté d'une patience à toute épreuve pour qu'il ne se lassât point.

Mais, malgré le sort contraire, l'œuvre est arrivée à son terme et il convient d'en remercier et d'en féliciter les auteurs.

Tout d'abord, M. Brunel, architecte et ses collaborateurs qui ont su, sur un thème imposé par le Ministère, ce qui compliquait sérieusement leur tâche, construire une école avenante, gaie, lumineuse, où nos enfants travailleront dans le bien-être et dans la joie et que beaucoup de communes pourront nous envier.

Les entrepreneurs aussi (ils m'excuseront de ne pas les nommer individuellement) qui comme celui qui les guidait ont voulu faire œuvre d'artistes et se sont attachés à ne livrer qu'un travail véritablement irréprochable.

Et enfin, tous ceux qui, à un titre quelconque, ont collaboré à l'œuvre commune.

Merci aussi à Messieurs les Conseillers généraux et à Messieurs les Parlementaires qui ont compris et ont bien voulu nous apporter auprès des Pouvoirs Publics le concours de leur autorité.

Vous me permettez, Monsieur le Préfet, de vous remercier tout spécialement et de remercier vos services pour la compréhension et l'aide précieuse dont nous avons bénéficié de votre part et de la leur.

Depuis deux jours déjà, nos écoles publiques sont installées dans leurs nouveaux locaux. C'est pour nous une satisfaction immense de savoir que l'École Laïque (cette École Laïque que, pour ma part, je suis fier d'avoir servi pendant plus de trente ans) a enfin, à Donzère, un cadre digne d'elle.

Car cette école, qu'ont voulue et peu à peu réalisée ces hommes généreux qui ont nom Jean MACE, Jules FERRY, Paul BERT, Ferdinand BUISSON, rêvée déjà par le conventionnel CONDORCET, est la plus belle réalisation de la Troisième République où tous les enfants dans la plus parfaite fraternité, peuvent venir s'asseoir côte à côte et apprendre à s'aimer. Elle est trop souvent délaissée et combattue, Délaissée par les Pouvoirs Publics qui n'ont, pour elle que d'insuffisants crédits ; Combattue par certains qui regrettent le temps passé et voudraient bien le faire revivre.

La Municipalité de Donzère s'honore de placer l'École Laïque, l'École Nationale, la véritable École Française, au premier plan de ses préoccupations. Elle a voulu faire pour elle tout ce que les circonstances actuelles lui permettaient. Elle espère y avoir réussi.

Mesdames, Messieurs, je confie à la population tout entière nos nouvelles écoles communales. Je les place sous sa sauvegarde et je fais des Vœux pour qu'elles prospèrent et se développent pour le plus grand profit et le vrai bonheur de nos enfants.

Le groupe scolaire fut construit sous l'impulsion de Monsieur André Jullien : ce fut son grand projet dès le début de son mandat de maire de Donzère.

Pourquoi construire une Ecole Publique ?

Qu'en était-il des Ecoles Publiques au lendemain de la guerre ?

Une école de garçons faisait corps avec la mairie (construite en 1852) : 2 classes, 1 vestiaire, une cour par laquelle se faisait l'entrée et terminant par un préau, abritant de rustiques(!) WC. Les 2 classes sont bien pleines (des piliers métalliques rappellent les vices de la construction). Un logement prévu pour un ménage d'instituteurs est au premier étage : 1 cuisine, 1 salle à manger, 2 chambres.

Une école de filles à la Basse Bourgade dans une ancienne maison bourgeoise (actuelle caisse d'épargne) acquise par la commune en 1871. Elle comporte 2 classes dont une classe enfantine au rez-de-chaussée attenante au vestiaire. Les "grandes" sont au 1^{er} étage. La cour et les WC sont par derrière, donc hors de toute possibilité de surveillance. Le bûcher fait fonction de préau ! Le logement de la



directrice est au 2^{ème} étage et comporte une vaste entrée (servant de bûcher) une cuisine, une grande salle à manger et une chambre. Le tout est vétuste : les murs des greniers sont lézardés et il arrive qu'un plancher cède sous le poids d'un adulte !

De 1947 à 1952, les travaux concernant la construction des ouvrages sur le Rhône dits Donzère-Mondragon amènent un grand nombre d'ouvriers qui se logent dans les locaux inhabités du village et surtout dans deux cités construites spécialement pour eux : cité I appelée maintenant "cité des Roches" et cité II nommée depuis "cité des Chênes". Il s'agit en majorité de familles jeunes ayant des enfants d'âge scolaire. Un seul local ayant été construit à la cité II, pour une classe enfantine, les enfants des classes élémentaires étaient transportés au village aux écoles de garçons et de filles. C'est un flot d'écoliers que l'on accueille le moins mal possible : par exemple à l'école de garçons une classe dans le vestiaire, à l'école de filles dans un local inutilisé de l'ancienne école de filles (46 places pour 47 élèves inscrites !)

Janvier 1952 "Donzère-Mondragon" est fini mais les ouvriers des ouvrages de Montélimar sont logés à Donzère d'où autant d'élèves, sinon plus. Suivant les besoins, on installe des classes :

- l'école de garçons dans un local vacant de la cité I jouxtant la salle de la croix-rouge

- l'école de filles dans une classe de l'ancienne école de filles puis dans un local vacant de la cité I (1965) Voici quelques repères :

06/01/1952 : inauguration du Groupe Scolaire André Jullien. Il comportait seulement les 6 classes du rez-de-chaussée et s'est avéré très vite trop petit : les salles prévues pour la cantine et pour un atelier devinrent très vite des salles de classes.

1956 : le nom « André JULLIEN » est donné au Groupe Scolaire.

1963 : agrandissement : les 6 classes situées à l'étage sont construites,

1966 : goudronnage des cours.

1969 : Les "préfabriqués" sont installés dans les cours

1962 / 1969 : création d'un GOD (Groupe d' Observation Dispersé : classe de 6^{ème} puis de 5^{ème} pour les enfants de Châteauneuf du Rhône, Les Granges Gontardes et Donzère) dans l'école de garçons

Création de l'école maternelle à la cité II (ce n'est plus une classe enfantine qui dépend de l'école de filles de Donzère)

1966 : création de l'école maternelle à Donzère (cette école fonctionnera dans les locaux du Groupe Scolaire André Jullien jusqu'à la construction de l'école maternelle actuelle)

Pâques 1970 : ouverture de l'école Maternelle de la rue d'Aigubelle

Construction de l'école maternelle de la cité II.

Pendant quelques années une classe maternelle fonctionnera dans un local à la cité I (détruit depuis)

Rentrée 1974 : les écoles de garçons et de filles disparaissent : c'est la mixité : filles et garçons sont accueillis dans la même école.

Michel Veyrier Directeur et Christine Cubernol Enseignante

Le Groupe Scolaire André Jullien a, cette année, fonctionné avec 10 classes

⋮

1 CP, 1 CP-CEI, 2 CE1, 2 CE2, 2 CM1, 2 CM2.

A ceci il faut ajouter le RASED (réseau d'aide spécialisée aux enfants en difficulté) conduit par 2 enseignants.

Notre école bénéficie également :

- d'une enseignante affectée à la BCD (bibliothèque centre de documentation)
- d'une intervenante en informatique
- d'une intervenante en anglais
- d'une intervenante en musique de deux aides éducatrices

Tout ce personnel forme une équipe pédagogique soudée qui oeuvre dans l'intérêt des élèves.

L'école primaire du nouveau millénaire est une école très ouverte

⋮

- ouverte aux parents qui peuvent participer plus largement à la vie scolaire, aux réunions d'informations dès le début de l'année, au prêt de livres à la bibliothèque.
- ouverte aux enseignants qui travaillent en équipe pour le plus grand bien des enfants.
- ouverte sur l'extérieur, sur le monde.

Une étroite relation est entretenue entre l'école primaire et l'école maternelle :

En effet pour que le passage au CP ne soit pas source de stress, et grâce à la présence de l'enseignante BCD et de l'intervenante informatique, les élèves de grande section des écoles maternelles d'Aiguebelle et des Chênes participent à des échanges avec les classes de CP.

Les petits sont ainsi familiarisés avec la « Grande Ecole » et franchissent plus facilement cette étape, le moment venu.

Le fonctionnement d'une classe du nouveau millénaire est lus souple, mais reste dans le cadre rigoureux des programmes.

Par exemple au cycle 2 (CP, CE1) ainsi qu'au CE2, les classes fonctionnent en ateliers, certains après-midis :

Deux classes sont réunies, puis, les enfants sont séparés en quatre groupes d'une dizaine ou une quinzaine d'élèves (groupes homogènes ou hétérogènes suivant les activités proposées et les objectifs visés). Chaque groupe est sous la direction

d'un adulte (les deux enseignants plus l'enseignante BCD et l'intervenante en informatique) qui anime un atelier tel que :

- soutien en lecture
- soutien en orthographe
- informatique
- activités sportives
- activités manuelles

Dans d'autres classes les maîtres pratiquent des échanges de service :

Tel enseignant particulièrement "à l'aise" en éducation physique et sportive utilisera sa compétence dans plusieurs classes pendant que son collègue lui, féru d'histoire, conduira les séances de cette matière.

Au cours de cette année 2000 - 2001 certains enfants sont partis en classe de découverte :

les CE1 sont allés à la montagne à Lus la Croix Haute et ont découvert l'activité cirque.

les CE2 sont allés à la mer au Grau d'Agde et se sont intéressés à la pêche en mer (questions aux pêcheurs, bateaux de pêche, visite à la criée), aux différentes sortes de poissons (visite commentée d'un aquarium), à l'ostréiculture etc.

Pendant ces séjours les enfants engrangent des connaissances sur un milieu différent du leur. Ils renforcent leur autonomie et leur socialisation.

Cette année également des voyages scolaires ont permis aux élèves d'élargir leur culture générale les CE2 ont visité les grottes (préhistorique et à concrétions) de Soyons. Ils ont visité le musée puis ont joué aux archéologues en cherchant les traces du passé dans un chantier de fouilles.



les CM1 ont travaillé toute l'année sur les déchets. Ils ont visité une décharge contrôlée et ont ensuite créé un CD rom sur ce sujet. Vous pouvez d'ailleurs voir leur travail sur le site Internet de Donzère (<http://persoowanadoo.fr/donzere/>)



les CM2 ont suivi les traces de Marcel Pagnol et ont terminé leur année à l'école primaire par un voyage à Aubagne. Ils ont également créé des livres en imaginant des contes détournés.

Le carnaval de l'école est également un grand moment de l'année scolaire. En effet, depuis deux ans, les enfants inventent et fabriquent tout ou partie de leur déguisement en fonction du thème de travail abordé en classe. Ils présentent leurs créations lors d'une après-midi récréative dans la cour de l'école cette année :

- les CP et les CE1 ont confectionné des masques d'animaux qui ne manquaient pas de charme,
- les CE2 ont décorés cubes, pavés, disques ou cylindres, avec toutes sortes d'objets de récupération,
- les CM1 ont organisé un défilé de mode qui a permis de mieux comprendre le tri sélectif des déchets : les costumes étaient garnis soit de carton, soit de plastique, soit de métal, soit de végétaux.
- et, pour clôturer ce défilé peu ordinaire, les CM2 ont découpé et peint à leur goût leurs costumes dans de grands cartons.

Ce fut une après-midi joyeuse, colorée et instructive à laquelle ont assisté parents et habitants de Donzère.

Dans le domaine sportif, une initiation au football a été proposée aux élèves du cycle 3 et après sept ou huit séances, un tournoi « festi foot » a rassemblé les six classes (CE2, CM1, CM2) sur le stade pour une après-midi de détente.

Ces mêmes élèves ont également pu apprécier les joies du tennis de table grâce à une initiation qui leur a été offerte par le club de Donzère.

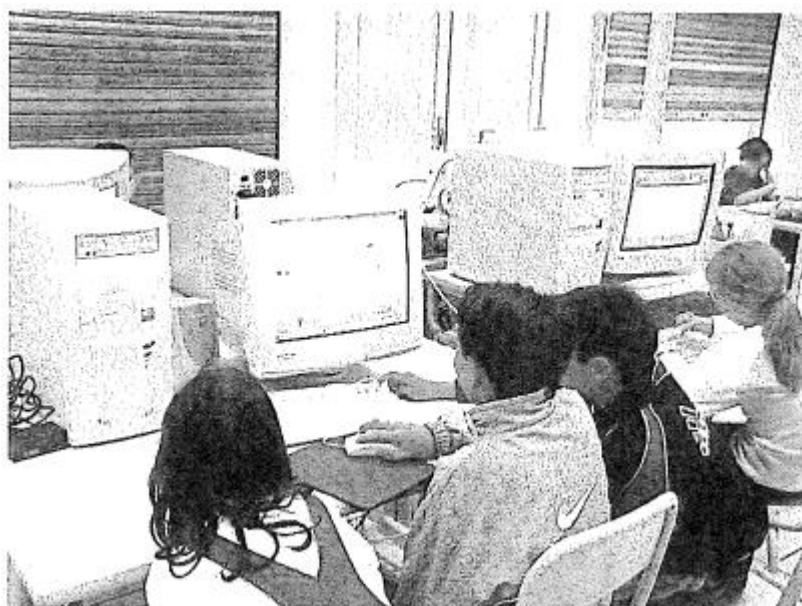
Deux associations la BCD et l'USEP participent très activement à la vie de l'école.

L'école André Jullien est une école ouverte sur l'avenir et les techniques nouvelles de notre société.

Notre école est ainsi devenue cette année une école pilote TICE (technologie de l'information et de la communication à l'école).

Grâce au soutien de la mairie, les enfants bénéficient d'un important matériel informatique, récent et performant : appareil photo numérique, WEB cam, postes multimédias...

Ils peuvent se connecter sur Internet, faire des recherches et même créer des CD rom éducatifs ou des sites internet.



Dès la rentrée 2001, chaque classe aura un ordinateur connecté au réseau et pourra communiquer avec les autres classes ou avec la BCD, faire des recherches sur Internet ou bien vérifier qu'un livre est bien disponible à la bibliothèque.

Notre école a, comme la société, évolué durant les cinquante dernières années.

L'école aujourd'hui

Les élèves de CE2 (nés en 1992)

La cantine :

En rentrant dans la salle, nous nous installons par tables de 4 ou 5 places en mélangeant filles et garçons. La cuisinière apporte les plats et elle nous sert la quantité que nous voulons. Nous mangeons beaucoup de salade verte, du poisson pané, des spaghettis au thon et des pizzas, mais nous avons aussi des quenelles, de la brandade de morue, des beignets de calamar, des crêpes Si nous avons encore faim, nous pouvons en reprendre.

Pendant le repas, nous discutons, nous nous racontons des histoires. Parfois nous faisons un peu trop de bruit et nous nous faisons gronder. À la fin du repas, on nettoie la table, puis on part. Si on ne veut pas jouer dehors, on peut aller en BCD pour lire et faire des jeux avec Christelle, notre aide-éducatrice.



La récréation

Nous, les CE2, nous aimons beaucoup le foot. Nous y jouons, filles et garçons à toutes les récréations. Quelques filles préfèrent discuter ou jouer au "diable à quatre cornes" (c'est un jeu de poursuite).

Nous jouons parfois sur les jeux en bois : la pyramide, la poutre, les échelles et les barres parallèles.

Autour de l'École Publique

1912 : Création du Sou des Écoles Laïques

1920 : cessation de fonctionnement

1925 : réorganisation de cette association dont le but était "*de développer l'enseignement laïque et faciliter et encourager par tous les moyens : fournitures scolaires etc*" l'argent provenait de la recette de bals de cotisations, de dons, de subventions de la commune, de legs, etc.

1956 (le 20 janvier) : création de l'Amicale Laïque (en remplacement du sou des écoles) dont les buts étaient "*la défense de l'institution laïque l'établissement d'un lien entre la famille et l'école la prolongation de l'Œuvre scolaire*"

Son président était Monsieur Louis Chamboredon,

1957 : création du télé-club affilié à l'UFOLEIS et du ciné-jeunesse pour les scolaires

1962 : le télé-club disparaît : les récepteurs TV ayant fait leur entrée dans les foyers donzérois. 1971 : première fête des écoles

1972-73 : organisation du premier rallye

1973-74 : première femme Présidente de l'Amicale Laïque : Madame Yvette Sapet

1975 : créations : des sections ski et basket des soirées culturelles (projections de diapo, de films sur des voyages) e de cours de Français aux étrangers e d'une permanence pour "aide à démarche administrative" (déclaration de revenus)

1967 : création d¹une association de parents d'élèves

2001 : actuellement les activités de l'amicale Laïque sont diverses : loto, fête de l'école, participation à la semaine

de l'éducation contre le racisme, aide financière aux projets d'écoles, financement d'un spectacle pour les élèves des écoles maternelles et de séances de cinéma pour les élèves des classes élémentaires, etc